

Géométrie et Analyse de Fourier

Math 254 – Version abrégée

Université Paris-Saclay

Kevin Destagnol

2020-2021



Table des matières

Introduction	2
Séries de Fourier	5
1 Rappels sur les suites	5
1.1 Limite d'une suite	5
1.1.1 Calculs de limites et comparaisons	6
1.2 Monotonie	7
2 Séries numériques	9
2.1 Introduction	9
2.2 Premières définitions	9
2.3 Une condition nécessaire de convergence	13
2.4 Séries à termes positifs et convergence absolue	14
2.4.1 Séries à termes positifs	14
2.4.2 Convergence absolue	16
2.5 Un critère de convergence au-delà de la convergence absolue	17
2.6 Kit de survie sur les séries	17
3 Séries de Fourier	19
3.1 Introduction et motivations	19
3.2 Rappels sur les nombres complexes et la trigonométrie	20
3.3 Coefficients de Fourier d'une fonction périodique	21
3.4 Série de Fourier d'une fonction périodique	28
3.5 Égalité de Parseval	33
3.6 Application des séries de Fourier	34
3.7 Kit de survie en séries de Fourier	35
Géométrie	52
4 Rappels d'algèbre linéaire	52
4.1 Espaces vectoriels	52
4.1.1 Espaces vectoriels et sous-espaces vectoriels	52
4.1.2 Bases et dimension	57
4.1.3 Produit scalaire et orthogonalité	60
4.2 Applications linéaires	64
4.2.1 Définitions	64
4.2.2 Matrice d'une application linéaire	65

Introduction

Vous pouvez me contacter pour toute question ou problème par mail à l'adresse suivante kevin.destagnol@universite-paris-saclay.fr. Je signale que je corrige tout exercice écrit que vous avez rédigé et que vous souhaitez me rendre. Concernant le volume horaire, il est assez léger pour un programme assez chargé donc on va essayer de traiter le maximum du mieux que l'on peut en essayant d'expliquer pourquoi les notions sont utiles en physique et en chimie. Concernant la note finale, il y aura probablement une note de contrôle continu ainsi que deux devoirs à la maison qui compteront pour environ 25% de la note finale tandis que les 75% restants seront obtenus grâce à la note de l'examen final (il n'y a pas de partiel). Des petites questions à chercher pour vous inciter à ouvrir votre cours et tester votre compréhension seront distribuées (ou envoyées par mail) à la fin de chaque séance de cours que vous pourrez me rendre pour correction lors du cours de la semaine suivante.

L'objectif du cours est double. Dans une première partie, on va traiter de séries de Fourier. Il s'agit d'un objet central en mathématiques mais aussi aux nombreuses applications en physique et en chimie comme on essayera de l'illustrer en TD. Les séries de Fourier sont très utiles pour modéliser des phénomènes ondulatoires ou vibratoires et font intervenir des notions physiques telles que la fréquence et le spectre. Elles furent introduites par Joseph Fourier en 1807 pour résoudre l'équation de la chaleur (à savoir l'étude de la propagation de la chaleur dans une tige métallique, ce qui fait intervenir une équation aux dérivées partielles¹. Par ailleurs, on peut citer depuis 1807 de nombreuses autres applications plus industrielles et concrètes des séries de Fourier dans la synthèse sonore et le traitement d'image ou du signal en général (affichage d'un écran d'un téléphone portable ou format mp3 entre autres) mais aussi en spectroscopie RMN qui est une méthode utilisant les propriétés ondulatoires du champ magnétique de certains noyaux atomiques dans le but de confirmer la présence d'une molécule dans un milieu ou la présence d'impuretés. Elles constituent également un analogue discret de la transformée de Fourier d'utilité notable en cristallographie.

La deuxième partie du cours traitera de groupes et de symétries qui laissent invariants un objet tel un tétraèdre ou un cube avec applications à la cristallographie et aux propriétés électroniques des molécules. En effet, la structure géométrique d'une molécule est liée à sa structure électronique, ce qui est très utile en spectroscopie et permet de déterminer un certain nombre de propriétés de la molécule sans calculs tels que le moment dipolaire et les modes de vibrations nécessaires à la détection par spectroscopie infrarouge. Certains éthylotests peuvent par exemple fonctionner sur ce principe. Ces notions sont également centrales en cristallographie.

1. Vous avez peut être déjà rencontré certaines équations aux dérivées partielles, sinon ce n'est pas grave on y reviendra en TD et dites-vous pour le moment qu'il s'agit d'une généralisation des équations différentielles que vous avez vu en L1 dans le cas de fonctions de plusieurs variables et que ce sont, comme les équations différentielles, un outil très utile pour modéliser toute sorte de phénomènes physiques ou chimiques.



"L'étude approfondie de la nature est la source la plus féconde des découvertes mathématiques. Non seulement cette étude, en offrant aux recherches un but déterminé, a l'avantage d'exclure les questions vagues et les calculs sans issue; elle est encore un moyen assuré de former l'analyse elle-même, et d'en découvrir les éléments qu'il nous importe le plus de connaître, et que cette science doit toujours conserver : ces éléments fondamentaux sont ceux qui se reproduisent dans tous les effets naturels." Joseph Fourier, Théorie analytique de la chaleur, discours préliminaire, 1822.

Première Partie

Séries de Fourier



Mais tout le monde n'était pas de l'avis de Fourier, caricaturé ici par Boilly.
"Il est vrai que M. Fourier avait l'opinion que le but principal des mathématiques était l'utilité publique et l'explication des phénomènes naturels; mais un philosophe comme lui aurait dû savoir que le but unique de la science, c'est l'honneur de l'esprit humain, et que, sous ce titre, une question de nombres vaut autant qu'une question du système du monde." Carl G.J. Jacobi, lettre à Legendre, 2 juillet 1830.

Chapitre 1

Rappels sur les suites

1.1 Limite d'une suite

► Exemples :

(i) On a par exemple

$$\lim_{n \rightarrow \infty} \left(1 + \frac{1}{n}\right) = 1 \quad \text{et} \quad \lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{1}{2^n} = 0$$

tandis que les suites $(n^2)_{n \in \mathbb{N}}$ et $((-1)^n)_{n \in \mathbb{N}}$ divergent.

(ii) On a également

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{n}{n+1} = \lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{n}{n} = 1.$$

En effet, je rappelle que pour calculer la limite en $+\infty$ d'un quotient de deux polynômes, il suffit de considérer la limite du quotient des termes de plus haut degré.

Vous pouvez alors utiliser tous les résultats auxquels vous êtes habitués dans le cas des fonctions, notamment les croissances comparées suivantes¹.

Proposition 1.1 Pour tout $\alpha \in \mathbb{R}$ et $\beta > 0$, on a

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} n^\alpha e^{-\beta n} = 0 \quad \text{et} \quad \lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{\ln(n)^\alpha}{n^\beta} = 0.$$

► Remarque :

- (i) Toujours établir l'existence d'une limite avant d'en parler!
- (ii) La limite (lorsqu'elle existe) d'une suite positive (*resp.* négative) est toujours positive (*resp.* négative). De manière plus générale, si pour tout entier naturel² n , $m < u_n$, et que la suite $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ converge vers un réel ℓ , alors³ $m \leq \ell$. De même, si pour tout entier naturel n , $u_n < M$, et que la suite $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ converge vers un réel ℓ , alors $\ell \leq M$.

► **Exemple :** Bien sûr, on a

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} n^2 = +\infty \quad \text{et} \quad \lim_{n \rightarrow +\infty} (-e^n) = -\infty.$$

¹. Où il faut se souvenir que l'exponentielle l'emporte toujours sur les polynômes et qu'à l'inverse, le logarithme est toujours battu par les polynômes.

². En fait si l'inégalité vaut à partir d'un certain rang, on a un résultat analogue.

³. Bien noter le passage à l'inégalité large à la limite! En effet, pour tout entier naturel n , on a

$$u_n = 1 + \frac{1}{n} > 1$$

mais

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = 1 \geq 1.$$

tandis que $((-1)^n)_{n \in \mathbb{N}}$ n'a pas de limite, finie ou infinie.

► **Remarque :** ⚠ Pour mémoire, les formes indéterminées sont les suivantes

$$+\infty - \infty, \quad -\infty + \infty, \quad \frac{\pm\infty}{\pm\infty}, \quad \frac{0}{0}, \quad 1^{\pm\infty}, \quad \pm\infty \times 0, \quad 0 \times \pm\infty.$$

Pour lever une indétermination, on peut utiliser des méthodes analogues que dans le cas des limites en $+\infty$ de fonctions et notamment soit forcer la factorisation par le terme dominant (qui est donc à identifier) soit se ramener à des limites du cours du type croissances comparées. Enfin, dans le cas d'une limite $\frac{\ell}{0}$ avec $\ell \neq 0$, se souvenir qu'il faut déterminer si le dénominateur tend vers 0^+ ou 0^- . ⚠

► **Exemples :**

(i) Considérons la suite définie pour tout entier naturel n non nul par $u_n = \cos\left(\frac{1}{n}\right)$. On a alors que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{1}{n} = 0.$$

Par ailleurs, la fonction cosinus est continue en 0 et vaut $\cos(0) = 1$, par conséquent

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = \cos(0) = 1.$$

(ii) On a vu que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{n}{n+1} = 1 \quad \text{et} \quad \lim_{n \rightarrow +\infty} \cos\left(\frac{1}{n}\right) = 0$$

si bien que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} \left(\frac{n}{n+1} + \cos\left(\frac{1}{n}\right) \right) = 1.$$

1.1.1 Calculs de limites et comparaisons

Commençons par limite importante à connaître.

Proposition 1.2 Soit $q \in \mathbb{R}$. On a alors

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} q^n = \begin{cases} 0 & \text{si } |q| < 1 \\ 1 & \text{si } q = 1 \\ +\infty & \text{si } q > 1. \end{cases}$$

DÉMONSTRATION.– Commençons par le cas $q > 0$. On a alors $q^n = e^{n \ln(q)}$. Si alors, $0 < q < 1$, on a $\ln(q) < 0$ si bien que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} n \ln(q) = -\infty \quad \text{et} \quad \lim_{n \rightarrow +\infty} q^n = 0$$

car l'exponentielle tend vers 0 en $-\infty$. De même, si $q > 1$, on a $\ln(q) > 0$ et

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} n \ln(q) = +\infty \quad \text{et} \quad \lim_{n \rightarrow +\infty} q^n = +\infty$$

car l'exponentielle tend vers $+\infty$ en $+\infty$. Le cas $q = 1$ est évident puisque dans ce cas

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad q^n = 1.$$

De même pour $q = 0$ où pour tout $n \geq 1$, $q^n = 0$. Il reste donc à traiter le cas $-1 < q < 0$. Pour ce faire, on remarque que

$$|q^n| = |q|^n \leq |q|^n.$$

Or, $0 < |q| < 1$ donc on a vu que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} |q|^n = 0$$

et on conclut par le Corollaire 1.1 ci-dessous. \square

Ensuite, le premier théorème que vous connaissez bien et qui permet de calculer une limite est le célèbre théorème des gendarmes ou lemme d'encadrement qui prend en sandwich une suite entre deux suites ayant la même limite, forçant ainsi la suite du milieu à avoir elle aussi, la même limite.

Proposition 1.3 (Théorème des gendarmes/Lemme d'encadrement)

Soient $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$, $(v_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et $(w_n)_{n \in \mathbb{N}}$ vérifiant

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad v_n \leq u_n \leq w_n \quad \text{et} \quad \lim_{n \rightarrow +\infty} v_n = \lim_{n \rightarrow +\infty} w_n = \ell$$

pour un certain $\ell \in \mathbb{R}$. Alors, on a que $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = \ell$.

On a alors le corollaire suivant qui découle immédiatement⁴ de la Proposition 1.3 suivant mais qui s'avère très utile.

Corollaire 1.1 Soient $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et $(v_n)_{n \in \mathbb{N}}$ telles que, pour tout entier naturel $n \in \mathbb{N}$, $|u_n| \leq v_n$ et $\lim_{n \rightarrow +\infty} v_n = 0$, alors on a que $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = 0$.

► **Exemple** : Considérons la suite définie pour tout entier naturel n non nul par $u_n = \frac{(-1)^n}{n}$. Le premier réflexe est d'essayer de calculer la limite du numérateur et celle du dénominateur et de voir si on peut conclure mais ici on est bloqué du fait que le numérateur n'admet pas de limite, ni finie ni infinie. On procède donc en remarquant que⁵

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad \left| \frac{(-1)^n}{n} \right| = \frac{1}{n} \leq \frac{1}{n}.$$

Or, $\lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{1}{n} = 0$ et ainsi le Corollaire 1.1 fournit immédiatement que $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = 0$.

Terminons alors cette section par un analogue du théorème des gendarmes pour montrer qu'une suite tend vers $+\infty$ ou $-\infty$.

Proposition 1.4

(i) Soient $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et $(v_n)_{n \in \mathbb{N}}$ telles que

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad u_n \leq v_n$$

et $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = +\infty$, alors on a que $\lim_{n \rightarrow +\infty} v_n = +\infty$.

(ii) Soient $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et $(v_n)_{n \in \mathbb{N}}$ telles que

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad u_n \leq v_n$$

et $\lim_{n \rightarrow +\infty} v_n = -\infty$, alors on a que $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = -\infty$.

1.2 Monotonie

De la même façon que le sens de variations des fonctions apporte de nombreuses informations intéressantes, la monotonie d'une suite est également un aspect intéressant à étudier. On donne les définitions suivantes qui je l'espère vous paraissent tout à fait naturelles.

4. En effet, se souvenir que $|u_n| \leq v_n$ équivaut à $-v_n \leq u_n \leq v_n$.

5. En effet, $(-1)^n$ vaut toujours 1 ou -1 selon la parité de n et ainsi $|(-1)^n| = 1$.

Définition 1.1 Soit $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ une suite. On dit que :

- (i) La suite est **croissante** (resp. strictement croissante) si pour tout entier naturel n , on a $u_{n+1} \geq u_n$ (resp. $u_{n+1} > u_n$);
- (ii) La suite est **décroissante** (resp. strictement décroissante) si pour tout entier naturel n , on a $u_{n+1} \leq u_n$ (resp. $u_{n+1} < u_n$);
- (iii) La suite est **majorée** s'il existe $M \in \mathbb{R}$ tel que pour tout entier naturel n , $u_n \leq M$;
- (iv) La suite est **minorée** s'il existe $m \in \mathbb{R}$ tel que pour tout entier naturel n , $u_n \geq m$;
- (v) La suite est dite **bornée** si elle est à la fois majorée et minorée.

► **Exemples :**

- (i) On a que

$$\forall n \in \mathbb{N}^*, \quad 0 \leq \frac{1}{n} \leq 1$$

de sorte que la suite $\left(\frac{1}{n}\right)_{n \in \mathbb{N}^*}$ est minorée par 0 et majorée par 1. Elle est ainsi bornée.

- (ii) Pour savoir si une suite est croissante ou décroissante, on étudie le signe de $u_{n+1} - u_n$. Si ce signe est positif, la suite est croissante et s'il est négatif, la suite est décroissante. Dans le cas de $u_n = \frac{1}{n}$ pour $n \geq 1$, on doit étudier

$$u_{n+1} - u_n = \frac{1}{n+1} - \frac{1}{n} = -\frac{1}{(n+1)n} < 0$$

de sorte que la suite $\left(\frac{1}{n}\right)_{n \in \mathbb{N}^*}$ est décroissante et même strictement décroissante.

- (iii) Si une suite $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ est bornée de sorte que

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad m \leq u_n \leq M$$

pour $m, M \in \mathbb{R}$. Alors, si la suite converge vers une limite finie ℓ , cette limite vérifie $m \leq \ell \leq M$. Par ailleurs, une suite bornée ne peut pas diverger vers $\pm\infty$ et une suite convergente est bornée. En revanche, une suite non bornée ne diverge pas nécessairement vers $\pm\infty$ comme en témoigne l'exemple de $((-1)^n n)_{n \in \mathbb{N}}$ et une suite bornée ne converge pas nécessairement comme en témoigne l'exemple de $((-1)^n)_{n \in \mathbb{N}}$. Mais on va voir plus bas qu'au prix d'une hypothèse supplémentaire, ces réciproques deviennent vraies!

Proposition 1.5 Toute suite croissante et majorée (resp. décroissante et minorée) est convergente.

On a évidemment le pendant de ce théorème pour les suites non bornées.

Proposition 1.6 Toute suite croissante et non majorée (resp. décroissante et non minorée) est divergente vers $+\infty$ (resp. $-\infty$).

Terminons alors ce chapitre sur les suites par un théorème dans la même veine que le théorème des gendarmes.

Proposition 1.7 (Suites adjacentes) Soient $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et $(v_n)_{n \in \mathbb{N}}$ deux suites réelles vérifiant que

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad u_n \leq v_n,$$

que $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ est croissante, que $(v_n)_{n \in \mathbb{N}}$ est décroissante et que $\lim_{n \rightarrow +\infty} (v_n - u_n) = 0$. Alors les deux suites sont convergentes et ont la même limite ℓ vérifiant

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad u_n \leq \ell \leq v_n.$$

Chapitre 2

Séries numériques

2.1 Introduction

Passons alors à l'objet essentiel de cette première partie du cours, à savoir les séries et commençons par les plus simples d'entre elles, à savoir les séries numériques.

Rappelons pour bien débuter ce chapitre que pour une suite $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et pour tout $n \in \mathbb{N}$, la notation

$$\sum_{k=0}^n u_k = u_0 + u_1 + \cdots + u_n$$

représente la somme des u_k pour k variant de 0 à n .

Pour introduire le concept de série, considérons pour commencer le paradoxe célèbre suivant dû au philosophe grec Zénon¹. Imaginez que vous vous déplacer à la vitesse de 1 m/s et que vous devez parcourir un mètre. Combien de temps vous faut-il pour parcourir la distance d'un mètre? Question facile, une seconde bien sûr! Mais alors comment expliquer le raisonnement suivant : il vous faut d'abord parcourir la moitié de la distance et pour cela il vous faut $\frac{1}{2}$ seconde. Puis il faut parcourir la la moitié du trajet restant (soit $\frac{1}{4}$ de mètre) et pour cela il vous faut $\frac{1}{4}$ de seconde supplémentaire. On peut alors continuer le raisonnement en disant que pour arriver, il faut alors parcourir la moitié du chemin restant et ainsi de suite. Ce faisant, le temps nécessaire semble être

$$\frac{1}{2} + \frac{1}{2^2} + \frac{1}{2^3} + \cdots = \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{2^n}.$$

L'objectif de cette section est de donner un sens à cette somme infinie de termes positifs dont on a l'impression qu'elle devrait être infinie mais comme on va le voir, ce n'est pas toujours le cas, ce qui nous permettra de résoudre le paradoxe. De manière générale, pour $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ une suite réelle ou complexe, on voudrait donner un sens (au moins dans certains cas) à la somme

$$\sum_{n=0}^{+\infty} u_n = u_0 + u_1 + u_2 + \cdots.$$

Cela correspondra à l'analogue discret d'une intégrale pour les fonctions et on aura beaucoup de propriétés en commun.

2.2 Premières définitions

Une idée naturelle pour définir de tels objets est de procéder comme dans le paradoxe et de considérer des sommes finies avec de plus en plus de termes et de se dire que si cette suite de sommes finies converge, la limite est une bonne définition pour la somme infinie.

¹. Que j'ai ici un peu remodifier puisque sa version originale concerne Achille et la tortue. L'objectif de ce paradoxe pour Zénon (que l'on va résoudre en utilisant les séries mais les séries étaient bien sûr inconnues de Zénon à l'époque) était de démontrer que tout est illusion et que parcourir un mètre est en réalité impossible.

Définition 2.1 À une suite $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$, on associe une nouvelle suite, appelée suite des **sommes partielles** et définie pour tout entier n par

$$S_n = \sum_{k=0}^n u_k = u_0 + u_1 + \cdots + u_n.$$



On appelle **série de terme général** $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ la suite $(S_n)_{n \in \mathbb{N}}$ des sommes partielles et on note $\sum_{n \geq 0} u_n$.

On dit alors que la série **converge** si la suite des sommes partielles converge et on note alors

$$\sum_{n=0}^{+\infty} u_n = \lim_{n \rightarrow +\infty} S_n$$

sa limite, appelée somme de la série. Une série non convergente est alors dite **divergente**.

► **Remarques :**

(i)  Attention à différencier les deux notations $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ qui représente la suite des sommes partielles $(S_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et la notation $\sum_{n=0}^{+\infty} u_n$ qui la limite de cette suite des sommes partielles et donc est un nombre réel ou complexe. On peut par ailleurs toujours parler d'une série $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ mais on ne peut parler de sa somme $\sum_{n=0}^{+\infty} u_n$ que dans le cas d'une série **convergente**. 

(ii) Les séries convergentes sont alors le cadre dans lequel on peut donner un sens à la somme infinie $\sum_{n=0}^{+\infty} u_n$.

► **Retour sur l'exemple introductif :** Revenons à l'exemple du paradoxe de Zénon. Il s'agit de s'intéresser à la convergence de la série $\sum_{n \geq 0} \frac{1}{2^n}$. Pour cela, on doit étudier la convergence de la suite des sommes partielles. Pour $n \in \mathbb{N}$, la somme partielle de rang n est donnée par définition par²

$$S_n = \sum_{k=0}^n \frac{1}{2^k} = \sum_{k=0}^n \left(\frac{1}{2}\right)^k = \frac{1 - \left(\frac{1}{2}\right)^{n+1}}{1 - \frac{1}{2}} = 2 \left(1 - \left(\frac{1}{2}\right)^{n+1}\right).$$

On remarque alors que d'après la Proposition 1.2 du chapitre précédent que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} \left(\frac{1}{2}\right)^{n+1} = 0$$

car $0 < \frac{1}{2} < 1$ de sorte que $\lim_{n \rightarrow +\infty} S_n = 2$. Ainsi, la série $\sum_{n \geq 0} \frac{1}{2^n}$ converge et

$$\sum_{n=0}^{+\infty} \frac{1}{2^n} = 2.$$

Il s'ensuit alors que³

$$\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{2^n} = \sum_{n=0}^{+\infty} \frac{1}{2^n} - 1 = 2 - 1 = 1$$

2. Je rappelle qu'il faut savoir reconnaître les séries géométriques et savoir que

$$\sum_{k=0}^n q^k = \frac{1 - q^{n+1}}{1 - q}$$

dès que $q \neq 1$.

3. La somme de 1 à $+\infty$ est la somme de 0 à $+\infty$ moins le terme pour $n = 0$, qui vaut 1.

et on retrouve bien (mais avec peine!) qu'il faut 1 seconde pour parcourir 1 mètre à la vitesse de 1 m/s! En général on ne sait pas donner de formules explicites pour la somme d'une série mais on peut quand même parvenir à dire des choses sur ces objets. La suite des sommes partielles est ici donnée par

$$\begin{aligned} S_0 &= \frac{1}{2^0} \\ S_1 &= \frac{1}{2^0} + \frac{1}{2^1} \\ S_2 &= \frac{1}{2^0} + \frac{1}{2^1} + \frac{1}{2^2} \\ S_3 &= \frac{1}{2^0} + \frac{1}{2^1} + \frac{1}{2^2} + \frac{1}{2^3} \\ S_4 &= \frac{1}{2^0} + \frac{1}{2^1} + \frac{1}{2^2} + \frac{1}{2^3} + \frac{1}{2^4} \\ &\vdots \end{aligned}$$

► **Exemples :**

- (i) Considérons la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} n$. Pour étudier cette série, on s'intéresse à la suite des sommes partielles.

Pour cela, soit $n \in \mathbb{N}$, alors par définition ⁴

$$S_n = \sum_{k=0}^n k = \frac{n(n+1)}{2}.$$

On a alors $\lim_{n \rightarrow +\infty} S_n = +\infty$ et la série diverge. La suite des sommes partielles est ici donnée par

$$\begin{aligned} S_0 &= 0 \\ S_1 &= 0 + 1 \\ S_2 &= 0 + 1 + 2 \\ S_3 &= 0 + 1 + 2 + 3 \\ S_4 &= 0 + 1 + 2 + 3 + 4 \\ &\vdots \end{aligned}$$

- (ii) Considérons la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} (-1)^n$. Pour étudier cette série, on s'intéresse à la suite des sommes partielles. Pour cela, soit $n \in \mathbb{N}$, alors par définition

$$S_n = \sum_{k=0}^n (-1)^k.$$

On a alors deux cas, si n est pair S_n est une succession de 1 et de -1 avec autant de 1 que de -1 si bien que $S_n = 0$ tandis que si n est impair, S_n est une succession de 1 et de -1 en nombre égal suivi d'un 1 si bien que $S_n = 1$. La suite des sommes partielles oscille donc constamment entre 0 et 1 et la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} (-1)^n$ diverge. La suite des sommes partielles est ici donnée par

$$\begin{aligned} S_0 &= 1 \\ S_1 &= 1 - 1 \\ S_2 &= 1 - 1 + 1 \\ S_3 &= 1 - 1 + 1 - 1 \\ S_4 &= 1 - 1 + 1 - 1 + 1 \\ &\vdots \end{aligned}$$

⁴. Le calcul suivant utilise le calcul de la somme des termes d'une suite arithmétique classique

$$\sum_{k=0}^n k = \frac{n(n+1)}{2}$$

que l'on peut démontrer par exemple par récurrence.

En général, on ne sait même pas calculer explicitement les sommes partielles et on va avoir besoin d'autres méthodes pour pouvoir malgré tout établir la convergence de séries et dire quelque chose de la somme. Pour cela, commençons par la convergence et la divergence de deux familles de séries essentielles⁵.

Proposition 2.1

(i) **(Série de Riemann)** La série

$$\sum_{n \geq 1} \frac{1}{n^\alpha}$$

converge si, et seulement si, $\alpha > 1$.

(ii) **(Série de Riemann alternée)** La série

$$\sum_{n \geq 1} \frac{(-1)^n}{n^\alpha}$$

converge si, et seulement si, $\alpha > 0$.

(iii) **(Série géométrique)** La série

$$\sum_{n \in \mathbb{N}} q^n$$

converge si, et seulement si, $|q| < 1$ et dans ce cas

$$\sum_{n=0}^{+\infty} q^n = \frac{1}{1-q}.$$

► **Exemples** : Ainsi, en prenant la série de Riemann pour $\alpha = 1$, la série **harmonique** $\sum_{n \geq 1} \frac{1}{n}$ diverge tandis que le cas $\alpha = 2$ fournit que la série $\sum_{n \geq 1} \frac{1}{n^2}$ converge⁶. On ne sait en revanche pas *a priori* la valeur de sa somme⁷. De même, considérant $\alpha = 1$ dans la série de Riemann alternée, la série $\sum_{n \geq 1} \frac{(-1)^n}{n}$ converge. De même, la série $\sum_{n \geq 1} 3^n$ diverge car $3 > 1$ et la série $\sum_{n \geq 1} \left(\frac{2}{3}\right)^n$ converge car $0 < \frac{2}{3} < 1$.

On a bien évidemment les opérations suivantes sur les séries.

Proposition 2.2 Soient $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$, $\sum_{n \in \mathbb{N}} v_n$ deux séries convergentes et $\lambda \in \mathbb{C}$. Alors

(i) La série $\sum_{n \in \mathbb{N}} (u_n + v_n)$ converge et

$$\sum_{n=0}^{+\infty} (u_n + v_n) = \sum_{n=0}^{+\infty} u_n + \sum_{n=0}^{+\infty} v_n.$$

(ii) La série $\sum_{n \in \mathbb{N}} \lambda u_n$ converge et

$$\sum_{n=0}^{+\infty} \lambda u_n = \lambda \sum_{n=0}^{+\infty} u_n.$$

5. Pour celles et ceux qui veulent aller plus loin, des éléments de démonstration sont fournis pages 24 et 25.

6. On renvoie à la page <https://www.math.u-psud.fr/~destagnol/series.html> pour une illustration de ces phénomènes.

7. On verra que les séries de Fourier permettent en réalité de calculer la valeur de cette somme.

► **Remarque** : Il s'agit de propriétés de linéarité comme pour l'intégrale. ⚠ Attention cependant au produit, ce n'est pas parce que $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ et $\sum_{n \in \mathbb{N}} v_n$ convergent que $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n v_n$ converge⁸ et même dans le cas de la convergence, on a

$$\sum_{n=0}^{+\infty} u_n v_n \neq \left(\sum_{n=0}^{+\infty} u_n \right) \times \left(\sum_{n=0}^{+\infty} v_n \right)$$

au même titre que $(u_0 + u_1)(v_0 + v_1) \neq u_0 v_0 + u_1 v_1$! ⚠

► **Exemples** : Un réflexe doit donc être de vous demander si la série que l'on vous demande d'étudier est une série connue (de Riemann, de Riemann alternée ou géométrique) ou alors une combinaison linéaire de ces dernières. Par exemple, la série $\sum_{n \in \mathbb{N}^*} \frac{3 - (-1)^n}{n^5}$ est une combinaison linéaire de la série de Riemann $\sum_{n \in \mathbb{N}^*} \frac{1}{n^5}$ qui converge (car $\alpha = 5 > 1$) et de la série de Riemann alternée $\sum_{n \in \mathbb{N}^*} \frac{(-1)^n}{n^5}$ qui converge (car $\alpha = 5 > 0$). On en déduit que la série $\sum_{n \in \mathbb{N}^*} \frac{1}{n^5}$ converge et que

$$\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{3 - (-1)^n}{n^5} = 3 \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^5} - \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{(-1)^n}{n^5}.$$

En revanche, on ne peut **rien** dire de la série $\sum_{n \in \mathbb{N}^*} \frac{3^n}{n}$ qui ferait intervenir un produit. On verra plus tard que le critère de d'Alembert permet d'étudier ces séries !

2.3 Une condition nécessaire de convergence

Un problème naturel est alors de trouver des critères assurant la convergence d'une série. On commence par une condition **nécessaire** (mais **PAS suffisante**).

Proposition 2.3 Si la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ converge alors $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = 0$.

DÉMONSTRATION.— On note S_n la somme partielle de rang n . On a alors par définition pour tout $n \geq 1$

$$S_n = \sum_{k=0}^n u_k = u_n + \sum_{k=0}^{n-1} u_k = u_n + S_{n-1}$$

si bien que $u_n = S_n - S_{n-1}$. Mais par convergence de la série il existe $\ell \in \mathbb{R}$ tel que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} S_n = \lim_{n \rightarrow +\infty} S_{n-1} = \ell$$

de sorte que $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = 0$ et on a ainsi le résultat. □

► **Remarque** : ⚠ Attention à bien voir que ce n'est qu'une condition nécessaire. En particulier, toute suite tendant vers 0 en $+\infty$ ne donne pas lieu à une série convergente comme le montre l'exemple de la série harmonique $\sum_{n \in \mathbb{N}^*} \frac{1}{n}$ où $\lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{1}{n} = 0$. Le théorème ne permet donc que de montrer la divergence de séries. Si une série $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ vérifie que $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n \neq 0$, alors nécessairement la série diverge mais si $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = 0$, il faut un argument supplémentaire pour conclure à la convergence, ce n'est pas suffisant

pour la garantir. ⚠ Un autre réflexe face à une série doit donc être de se demander si le terme général tend vers 0 ou non !

8. Considérer par exemple $u_n = v_n = \frac{(-1)^n}{\sqrt{n}}$ pour tout $n \in \mathbb{N}^*$ et utiliser la Proposition 2.1.

2.4 Séries à termes positifs et convergence absolue

2.4.1 Séries à termes positifs

Effectuons un court intermède autour des séries à termes positifs pour lesquels on a des critères plus agréables de convergence et auxquelles on va pouvoir souvent (mais pas toujours) se ramener pour étudier la convergence d'une série quelconque.

Proposition 2.4 Soit $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ une suite et supposons que $u_n \geq 0$ pour tout $n \in \mathbb{N}$. Alors la série converge si, et seulement si, la suite de ses sommes partielles est majorée, i.e.

$$\exists M \in \mathbb{R}^+, \quad \forall n \in \mathbb{N}, \quad \sum_{k=0}^n u_k \leq M.$$

Dans ce cas,

$$0 \leq \sum_{n=0}^{+\infty} u_n \leq M.$$

DÉMONSTRATION.— Il s'agit tout simplement de voir que pour tout entier naturel n , on a $S_{n+1} = u_{n+1} + S_n$ de sorte que $S_{n+1} - S_n = u_{n+1} \geq 0$ et par conséquent la suite $(S_n)_{n \in \mathbb{N}}$ est croissante de sorte que sa convergence est équivalente au fait qu'elle soit majorée par les Proposition 1.5 et Proposition 1.6. \square

► **Remarque** : Cela établit seulement la convergence et donne simplement un encadrement de la somme sans donner sa valeur exacte. Par ailleurs, dans l'énoncé de la Proposition 2.4, la positivité à partir d'un certain rang suffirait.

► **Exemple** : On peut utiliser cela pour montrer la convergence de la série de Riemann $\sum_{n \geq 1} \frac{1}{n^2}$. En effet, pour tout $n \in \mathbb{N}$, on a

$$S_n = \sum_{k=1}^n \frac{1}{k^2} = 1 + \sum_{k=2}^n \frac{1}{k^2}.$$

On utilise alors la majoration valable pour tout entier $k \geq 2$

$$\frac{1}{k^2} \leq \frac{1}{k(k-1)} = \frac{1}{k-1} - \frac{1}{k}.$$

Ainsi,

$$S_n \leq 1 + \sum_{k=2}^n \left(\frac{1}{k-1} - \frac{1}{k} \right).$$

On constate alors que

$$\sum_{k=2}^n \left(\frac{1}{k-1} - \frac{1}{k} \right) = 1 - \frac{1}{2} + \frac{1}{2} - \frac{1}{3} + \frac{1}{3} - \cdots + \frac{1}{n-1} - \frac{1}{n} = 1 - \frac{1}{n}$$

car tous les termes se simplifient 2 à 2 sauf le premier et le dernier. On a alors

$$S_n \leq 1 + 1 - \frac{1}{n} = 2 - \frac{1}{n} \leq 2.$$

Ainsi la suite des sommes partielles est majorée et comme la série est à termes positifs, elle converge et

$$0 \leq \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} \leq 2.$$

On a vu que pour qu'une série converge il faut que la suite tende vers 0 et que le terme général

varie suffisamment peu quand n tend vers $+\infty$. Il n'est donc pas étonnant qu'une suite majorée par une autre qui varie suffisamment peu pour donner lieu à une série convergente, donne également lieu à une série convergente. Et inversement, il est assez intuitif qu'une suite minorée par une autre qui varie trop pour donner lieu à une série convergente, donne également lieu à une série divergente. L'objet de la proposition suivante est de rendre cette intuition rigoureuse. Encore une fois, l'énoncé qui suit reste valable si l'inégalité $u_n \leq v_n$ vaut seulement à partir d'un certain rang.

Proposition 2.5 Soient $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et $(v_n)_{n \in \mathbb{N}}$ deux suites à **termes positifs** telles que pour tout $n \in \mathbb{N}$, on a $u_n \leq v_n$.

(i) Si $\sum_{n \in \mathbb{N}} v_n$ converge, alors $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ converge.

(ii) Si $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ diverge, alors $\sum_{n \in \mathbb{N}} v_n$ diverge.

► **Exemple** : Considérons la série $\sum_{n \geq 1} \sin\left(\frac{1}{n^2}\right)$. Le terme général de la série est la suite $u_n = \sin\left(\frac{1}{n^2}\right)$ à termes positifs car $\frac{1}{n^2} \in [0, 1]$, intervalle sur lequel la fonction sinus est positive. On utilise alors⁹ l'inégalité

$$\forall n \geq 1, \quad \sin\left(\frac{1}{n^2}\right) \leq \frac{1}{n^2}.$$

Or, on sait¹⁰ que la série $\sum_{n \geq 1} \frac{1}{n^2}$ converge donc la Proposition 2.5 garantit la convergence de la série $\sum_{n \geq 1} \sin\left(\frac{1}{n^2}\right)$.

Terminons cette section par un dernier critère très utile.

Proposition 2.6 (Critère de d'Alembert) Soit $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ une suite de réels strictement **positifs** telle que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{u_{n+1}}{u_n} = \ell \in \mathbb{R}.$$

Alors si $\ell < 1$, la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ converge, si $\ell > 1$, la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ diverge tandis que si $\ell = 1$ on ne peut pas conclure.

► **Exemples** :

(i) On peut déduire du critère de d'Alembert la convergence de la série¹¹ $\sum_{n \geq 0} \frac{1}{n!}$. En effet, on a pour

tout entier naturel n , $u_n = \frac{1}{n!}$ et

$$\frac{u_{n+1}}{u_n} = \frac{n!}{(n+1)!} = \frac{1}{n+1} \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} 0 < 1$$

donc la série converge!

(ii) De même pour la série $\sum_{n \geq 0} \frac{3^n}{n}$. En effet, on a pour tout entier naturel n , $u_n = \frac{3^n}{n}$ et

$$\frac{u_{n+1}}{u_n} = \frac{\frac{3^{n+1}}{n+1}}{\frac{3^n}{n}} = 3 \times \frac{n}{n+1} \xrightarrow{n \rightarrow +\infty} 3 > 1$$

9. Vous pouvez en effet établir en étudiant le signe de la fonction $f(x) = \sin(x) - x$ sur $[0, +\infty[$ par exemple que

$$\forall x \geq 0, \quad \sin(x) \leq x.$$

10. Série de Riemann avec $\alpha = 2$, voir Proposition 2.1.

11. Je rappelle que $n! = 1 \times 2 \times 3 \times \cdots \times n$.

donc la série diverge !

2.4.2 Convergence absolue

Voyons à présent comment on peut se ramener dans certains cas à l'étude de séries à termes positifs. On introduit pour ce faire la notion de convergence absolue qui consiste à remplacer

$$\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n \quad \text{par} \quad \sum_{n \in \mathbb{N}} |u_n|$$

et on espère qu'étudier la seconde série, qui est à termes positifs, donne des informations sur la série originale.

Définition 2.2 Une série $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ est dite **absolument convergente** si la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} |u_n|$ est convergente.

► **Exemples :**

(i) Considérons la série de terme général $\sum_{n \in \mathbb{N}} \frac{(-1)^n}{n^2}$. On a alors

$$\left| \frac{(-1)^n}{n^2} \right| = \frac{1}{n^2}$$

et la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} \frac{1}{n^2}$ est convergente donc par conséquent la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} \frac{(-1)^n}{n^2}$ est absolument convergente.

(ii) Considérons la série de terme général $\sum_{n \in \mathbb{N}} \frac{(-1)^n}{n}$. On a alors

$$\left| \frac{(-1)^n}{n} \right| = \frac{1}{n}$$

et la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} \frac{1}{n}$ est divergente donc par conséquent la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} \frac{(-1)^n}{n}$ n'est pas absolument convergente.

L'intérêt de la notion de convergence absolue vient de la proposition suivante.

Proposition 2.7 Toute série absolument convergente est convergente.

► **Remarques :**

- (i) À nouveau, une série absolument convergente converge donc il s'agit là d'un bon moyen de montrer la convergence d'une série et cela doit être un réflexe. D'autant qu'on a des critères concernant les séries à termes positifs. Malheureusement, il existe des séries qui sont convergentes mais qui ne sont pas absolument convergentes, comme la série $\sum_{n \geq 1} \frac{(-1)^n}{n}$ par exemple. Ainsi, réciproquement la convergence n'implique **PAS** la convergence absolue.
- (ii) Dans l'exemple ci-dessus, la série $\sum_{n \geq 1} \frac{(-1)^n}{n^2}$ converge absolument donc on peut en déduire que la série converge.

2.5 Un critère de convergence au-delà de la convergence absolue

On vient de voir que pour montrer la convergence d'une série, parfois étudier la convergence absolue ne suffit, comme dans l'exemple de $\sum_{n \geq 1} \frac{(-1)^n}{n}$. Voici alors un critère qui permet de s'en sortir malgré tout dans certains cas.

Proposition 2.8 (Critère de Leibniz) Soit $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ une suite décroissante de réels positifs et tendant vers 0 en $+\infty$. Alors la série $\sum_{n \geq 0} (-1)^n u_n$ est convergente.

► **Exemple** : On peut notamment appliquer ce critère au cas de $\sum_{n \geq 1} \frac{(-1)^n}{n}$. En effet, la suite définie pour tout $n \geq 1$ par $u_n = \frac{1}{n}$ est une suite de réels positifs, décroissante, et de limite nulle en $+\infty$ de sorte que le critère de Leibniz garantit la convergence de $\sum_{n \geq 1} \frac{(-1)^n}{n}$.

2.6 Kit de survie sur les séries

Soit $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ une série dont on vous demande d'étudier la convergence. Il faut alors suivre l'algorithme suivant :

- (0) On calcule $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n$ et si $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n \neq 0$, alors la série diverge et on a répondu à la question par la Proposition 2.3 et si $\lim_{n \rightarrow +\infty} u_n = 0$, on passe à l'étape (0').
- (0') On se demande si l'on a affaire à une combinaison linéaire de séries de Riemann, Riemann alternée ou géométrique, auquel cas on conclut directement par le cours et les Proposition 2.1 et Proposition 2.2. Sinon on passe à l'étape (1).
- (1) On étudie le signe de la suite $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$. Si à partir d'un certain rang, on a $u_n \geq 0$, alors on a affaire à une série à termes positifs. On utilise alors les critères de la Section 2.4.1 à cette série à termes positifs.

Le premier réflexe si $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ est de nature multiplicative est d'appliquer à $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ le critère de d'Alembert (Proposition 2.6). Si vous obtenez que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} \frac{u_{n+1}}{u_n} = \ell$$

alors si $\ell < 1$, la série converge et vous avez fini. Si $\ell > 1$, la série diverge et vous avez également terminé et si $\ell = 1$, on ne peut pas conclure et on essaye d'appliquer un autre critère.

Le second critère à tenter est celui de la Proposition 2.5.

Enfin, en dernier recours, on peut essayer d'appliquer la Proposition 2.4.

Si la série n'est **pas** à termes positifs, alors on passe directement à l'étape (2).

- (2) On étudie la convergence absolue de la série, autrement dit la convergence de la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} |u_n|$.

Noter qu'on remplace donc u_n par $|u_n|$ qui devient positif¹². On applique alors les critères de la Section 2.4.1 à cette série à termes positifs.

¹². Dans le cas où u_n est positif, $|u_n| = u_n$ et convergence et convergence absolue sont les mêmes notions.

Le premier réflexe si $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ est de nature multiplicative est d'appliquer à $\sum_{n \in \mathbb{N}} |u_n|$ le critère de d'Alembert (Proposition 2.6). Si vous obtenez que

$$\lim_{n \rightarrow +\infty} \left| \frac{u_{n+1}}{u_n} \right| = \ell$$

alors si $\ell < 1$, la série converge absolument et donc converge par la Proposition 2.7 et vous avez fini. Si $\ell > 1$, la série ne converge pas absolument et il faut passer à l'étape¹³ (3) et si $\ell = 1$, on ne peut pas conclure et on essaye d'appliquer un autre critère.

Le second critère à tenter est celui de la Proposition 2.5. S'il vous permet de conclure à la divergence de la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} |u_n|$ vous devez passer à l'étape (3) et s'il vous permet de conclure à la convergence absolue, alors la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ converge par la Proposition 2.7.

Enfin, en dernier recours, on peut essayer d'appliquer la Proposition 2.4. Si cela vous permet de conclure à la divergence vous devez passer à l'étape (3) et si cela vous permet de conclure à la convergence absolue, alors la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} u_n$ converge.

- (3) On se retrouve alors avec une série qui ne converge pas absolument et on veut étudier si celle-ci converge ou pas. Pour ce genre de questions, vous serez soit guidés par l'énoncé soit il faut faire appel au seul critère dont vous disposez pour cela, à savoir le critère de Leibniz (Proposition 2.8). Si le critère s'applique, vous obtenez une série qui converge mais qui ne converge pas absolument.

¹³. Car peut être converge-t-elle sans converger absolument.

Chapitre 3

Séries de Fourier

On entre avec ce chapitre dans le cœur du programme d'analyse, à savoir les séries de Fourier.

3.1 Introduction et motivations

Commençons par une analogie que j'espère éclairante. Soit x un nombre réel. On peut associer à x la suite $(x_n)_{n \in \mathbb{N}}$ de ses décimales. Autrement dit, pour tout $n \in \mathbb{N}$, $x_n \in \{0, \dots, 9\}$ et $x = x_0, x_1 x_2 x_3 x_4 x_5 \dots$. Par exemple, à $x = \frac{1}{3} = 0,3333\dots$, on associera la suite $(x_n)_{n \in \mathbb{N}} = (0, 3, 3, 3, 3, \dots)$ et à $x = \pi = 3,141592\dots$ on associera $(x_n)_{n \in \mathbb{N}} = (3, 1, 4, 1, 5, 9, 2, \dots)$. On constate alors que

$$x = x_0 + \frac{x_1}{10} + \frac{x_2}{100} + \frac{x_3}{1000} + \dots = \sum_{n=0}^{+\infty} \frac{x_n}{10^n}.$$

On peut alors considérer à partir de cette suite de décimales la série $\sum_{n \in \mathbb{N}} \frac{x_n}{10^n}$ qui converge par les Proposition 2.1 et Proposition 2.5 car

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad 0 \leq \frac{x_n}{10^n} \leq \frac{1}{10^n}.$$

On peut alors montrer que la somme de cette série vaut bien

$$x = \sum_{n=0}^{+\infty} \frac{x_n}{10^n}.$$

En d'autres termes, lorsqu'on se représente un nombre réel par la suite de ses décimales, on suit globalement la suite d'étapes suivante :

$$x \in \mathbb{R} \rightsquigarrow \begin{array}{c} (x_n)_{n \in \mathbb{N}} \\ \text{la suite des décimales de } x \end{array} \rightsquigarrow \sum_{n \in \mathbb{N}} \frac{x_n}{10^n} \rightsquigarrow \begin{array}{c} x = \sum_{n=0}^{+\infty} \frac{x_n}{10^n} \\ \text{la série converge et sa somme vaut } x \end{array}$$

Cette suite de décimales est alors un bon moyen que tout un chacun utilise pour se faire une représentation de nombres réels abstraits tels que $\sqrt{2}$ ou π . Et cela même sans connaître la liste de toutes les décimales², tronquer cette liste permet déjà de se faire une bonne idée d'un nombre réel et bien sûr plus on tronque la liste loin plus on se fait une idée précise.

Tout l'objet des séries de Fourier va alors être de mettre en œuvre le même genre de procédés afin de comprendre non plus des nombres réels mais des *fonctions périodiques*³, omniprésentes dès qu'il s'agit de modéliser des phénomènes ondulatoires ou vibratoires en physique ou en chimie.

$$f \text{ fonction périodique} \rightsquigarrow \begin{array}{c} (a_n(f))_{n \in \mathbb{N}} \text{ et } (b_n(f))_{n \in \mathbb{N}} \\ \text{coefficients de Fourier de } f \end{array} \rightsquigarrow \begin{array}{c} \text{Série de Fourier de } f \\ \text{via ses coefficients de Fourier} \end{array}$$

1. Insister là-dessus! Comment vous vous représentez $\sqrt{2}$? Probablement en tapant sur votre calculatrice qui vous renvoie une liste (tronquée) de décimales! Pareil fonction périodique sera bien approchée par une somme finie de sinusoides ou de cosinusoides!

2. Ce qui est possible pour $\frac{1}{3}$ par exemple mais pas pour π !

3. On verra même que les séries de Fourier ont même des choses à dire dans le cas non périodique!

↪ Étude de la convergence de la série
vers la fonction f de départ

Ainsi, comme dans le cas des décimales pour un nombre réel, la série de Fourier tronquée (qui sera un objet plus simple à appréhender) modélisant par exemple un signal électromagnétique ou une note de violon, permettre de cerner certaines propriétés du signal. On verra de plus que les séries de Fourier peuvent servir à obtenir des relations numériques non triviales et à résoudre des équations aux dérivées partielles.

Pour finir citons une application possible de ce genre de procédés. Imaginons que l'on ait un bruit à une fréquence donnée qui pollue un signal périodique que l'on enregistre. Il sera alors possible de calculer la série de Fourier correspondant au signal bruité et de supprimer le coefficient de Fourier correspondant à la fréquence du bruit. On construit ainsi une nouvelle série de Fourier qui devrait s'approcher⁴ du signal initial sans le bruit!

3.2 Rappels sur les nombres complexes et la trigonométrie

Je donne ici quelques rappels sur les nombres complexes et quelques formules trigonométriques à connaître et qui seront très utiles par la suite! Un nombre complexe⁵ $z = x + iy$ avec $(x, y) \in \mathbb{R}^2$ peut s'écrire sous la forme⁶ $z = re^{i\theta}$ où $r = \sqrt{x^2 + y^2}$ est le module de z et θ l'argument de z vérifiant pour $z \neq 0$

$$\begin{cases} \cos(\theta) = \frac{x}{r} \\ \sin(\theta) = \frac{y}{r}. \end{cases}$$

La partie réelle de z est x et sa partie imaginaire est y . On a que

$$\forall \theta \in \mathbb{R}, \quad e^{i\theta} = \cos(\theta) + i \sin(\theta) \quad \text{et} \quad \forall (z_1, z_2) \in \mathbb{C}^2, \quad e^{z_1+z_2} = e^{z_1} \times e^{z_2}$$

et $\operatorname{Re}(e^{i\theta}) = \cos(\theta)$ et $\operatorname{Im}(e^{i\theta}) = \sin(\theta)$. Pour $z = x + iy$ avec $(x, y) \in \mathbb{R}^2$, on a

$$e^z = e^{x+iy} = e^x e^{iy} = e^x (\cos(y) + i \sin(y)).$$

Par ailleurs⁷,

$$\cos(a+b) = \cos(a)\cos(b) - \sin(a)\sin(b) \quad \text{et} \quad \sin(a+b) = \cos(a)\sin(b) + \cos(b)\sin(a)$$

et

$$\cos(a)\cos(b) = \frac{1}{2} (\cos(a+b) + \cos(a-b)) \quad \text{et} \quad \sin(a)\sin(b) = \frac{1}{2} (-\cos(a+b) + \cos(a-b))$$

et

$$\cos(a)\sin(b) = \frac{1}{2} (\sin(a+b) - \sin(a-b)).$$

Pour conclure ces rappels, une fonction $f : I \rightarrow \mathbb{C}$ s'écrit sous la forme $f(t) = x(t) + iy(t)$ avec $x, y : I \rightarrow \mathbb{R}$ et on dira que f est dérivable sur I si, et seulement si, x et y le sont auquel cas

$$\forall t \in I, \quad f'(t) = x'(t) + iy'(t).$$

En particulier, pour $\lambda \in \mathbb{C}$, la fonction $\varphi : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{C}$ définie par $\varphi(t) = e^{\lambda t}$ est dérivable sur \mathbb{R} et⁸

$$\forall t \in \mathbb{R}, \quad \varphi'(t) = \lambda e^{\lambda t}.$$

4. Il n'y aura en général pas égalité du fait qu'on supprime aussi la contribution du signal associée à cette fréquence mais on peut espérer que celle-ci soit négligeable au sein du signal puisque correspondant à un coefficient de Fourier.

5. On parle de la forme algébrique.

6. C'est la forme trigonométrique.

7. Si vous ne voulez pas les apprendre, il faut savoir les retrouver! On a que $\cos(a+b) = \operatorname{Re}(e^{i(a+b)})$. Or,

$$e^{i(a+b)} = e^{ia} e^{ib} = (\cos(a) + i \sin(a))(\cos(b) + i \sin(b)) = \cos(a)\cos(b) - \sin(a)\sin(b) + i [\cos(a)\sin(b) + \cos(b)\sin(a)]$$

de sorte que

$$\cos(a+b) = \cos(a)\cos(b) - \sin(a)\sin(b).$$

En changeant b en $-b$, on en déduit par exemple en utilisant la parité de cosinus et l'imparité de sinus

$$\cos(a-b) = \cos(a)\cos(b) + \sin(a)\sin(b)$$

8. Autrement dit on a la même formule que pour le cas réel!

3.3 Coefficients de Fourier d'une fonction périodique

Entrons à présent dans le vif du sujet et voyons comment associer à une fonction périodique la suite de ses coefficients de Fourier. Commençons par définir ce qu'est une fonction périodique. Intuitivement c'est une fonction qui modélise un phénomène qui se répète à intervalle de temps réguliers et indéfiniment.

Définition 3.1 Soient $T > 0$ et $f : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ ou \mathbb{C} . On dit que f est T -périodique si

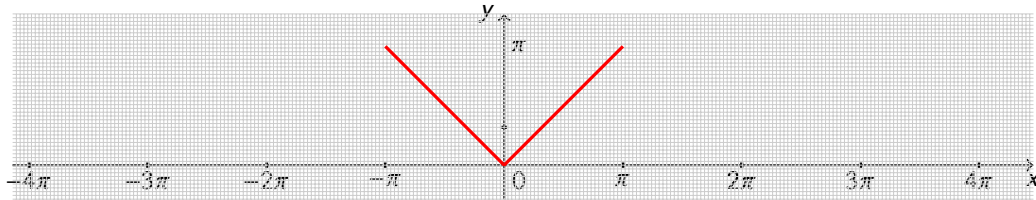
$$\forall t \in \mathbb{R}, \quad f(t + T) = f(t).$$

► **Remarques :**

- (i) Une fonction T -périodique est entièrement déterminée par sa restriction à $[0, T[$ ou à tout intervalle de longueur T . Le graphe de f complet s'obtient alors en décalant le graphe de f sur un intervalle de longueur T vers la droite de 1,2,3,4,... puis vers la gauche de 1,2,3,4,...
- (ii) Inversement, soit $g : [0, T[\rightarrow \mathbb{R}$ ou \mathbb{C} . Alors g s'étend de manière unique en une fonction $\bar{g} : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ ou \mathbb{C} et T -périodique. On construit le graphe de \bar{g} en translatant le graphe de g dans la direction de l'axe des abscisses de 1,2,3,... puis de -1,-2,-3,... Si la fonction g est continue, alors la fonction \bar{g} est continue par morceaux⁹ tandis que si

$$g(0) = \lim_{\substack{t \rightarrow T \\ t < T}} g(t)$$

et que g est continue, alors la fonction \bar{g} est continue. On peut donc transformer une fonction non périodique en fonction périodique et lui appliquer la théorie des séries de Fourier avec ce procédé! Traitons un exemple pour fixer les idées. Considérons la fonction $g : [-\pi, \pi[\rightarrow \mathbb{R}$ définie par $g(t) = |t|$ pour tout $t \in [-\pi, \pi[$. Le graphe de g est donné par

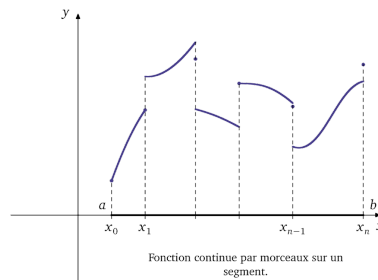


Une translation du graphe de ¹⁰ (1,0) donne lieu à

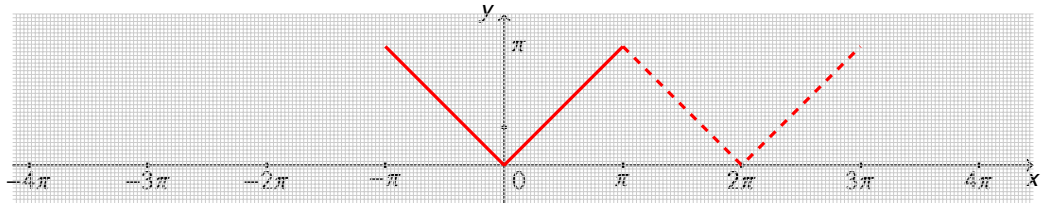
9. On rappelle qu'une fonction f définie sur $[a, b]$ est dite *continue par morceaux* s'il existe un entier naturel n et

$$x_0 = a < x_1 < x_2 < \dots < x_{n-1} < x_n = b$$

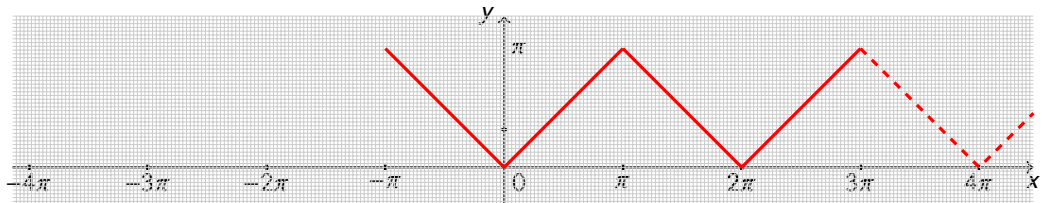
tels que la restriction de f à tout $]x_i, x_{i+1}[$ pour $i \in \{0, \dots, n-1\}$ soit continue. Autrement dit, une fonction continue sur $[a, b]$ est une fonction dont on peut tracer le graphe sans lever le crayon et une fonction continue par morceaux sur $[a, b]$ est une fonction dont on peut tracer le graphe en levant le crayon un nombre fini de fois. Une fonction continue par morceaux sur \mathbb{R} est alors une fonction continue par morceaux sur tout intervalle $[a, b]$ de \mathbb{R} au sens précédent.



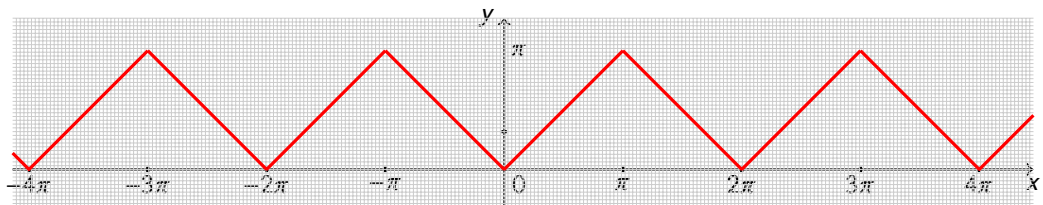
10. C'est-à-dire décaler la courbe de 1 vers la droite suivant l'axe des abscisses.



puis ajouter une translation de ¹¹2(1, 0) suivant l'axe des abscisses donne



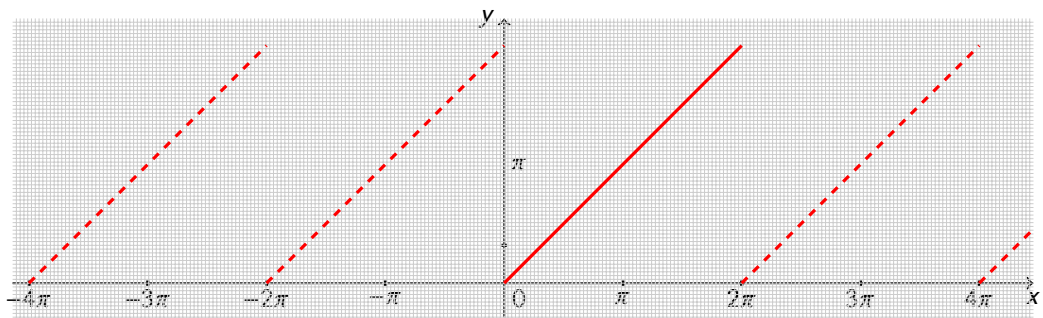
En procédant de même avec tous les $n(1, 0)$ pour $n \in \mathbb{Z}$, on obtient que \bar{g} est donnée par



On obtient ainsi une fonction \bar{g} 2π -périodique ¹². Cette fonction est continue car

$$g(-\pi) = \pi = \lim_{t \rightarrow -\pi} g(t) = \lim_{t \rightarrow \pi} |t|$$

ce qui se voit bien sur le graphe ci-dessus! **Attention** cependant que la fonction périodique obtenu par le même procédé à partir de la même fonction g mais prise sur $[0, 2\pi[$ est une fonction 2π -périodique différente. On donne son graphe ci-dessous et en particulier elle n'est pas continue mais continue par morceaux!



► **Exemples :**

- (i) Les fonctions constantes sont T -périodiques pour tout $T > 0$.
- (ii) Les fonctions sinus et cosinus sont 2π -périodiques et plus généralement les fonctions définies sur \mathbb{R}

$$t \mapsto \cos\left(\frac{2k\pi t}{T}\right) \quad \text{et} \quad t \mapsto \sin\left(\frac{2k\pi t}{T}\right)$$

sont T -périodique pour $T > 0$ et pour tout $k \in \mathbb{Z}$.

- (iii) La fonction $t \mapsto \cos(t) + i \sin(t) = e^{it}$ est 2π -périodique et la fonction $t \mapsto \cos\left(\frac{2k\pi t}{T}\right) + i \sin\left(\frac{2k\pi t}{T}\right) = e^{\frac{2ik\pi t}{T}}$ est T -périodique pour $T > 0$ et pour tout $k \in \mathbb{Z}$.

¹¹. C'est-à-dire décaler la courbe de 2 vers la droite suivant l'axe des abscisses.

¹². La longueur de l'intervalle de départ de \bar{g} , à savoir $[-\pi, \pi[$.

Ces fonctions forment nos fonctions périodiques de bases à partir desquelles on va comprendre les fonctions périodiques via les séries de Fourier. On a les propriétés suivantes de stabilité des fonctions périodiques qui permettent de construire d'autres fonctions périodiques avec les fonctions périodiques de base que l'on vient de voir.

Proposition 3.1 Soient $T > 0$ et f, g deux fonctions T -périodiques. Soit $\lambda \in \mathbb{R}$ ou \mathbb{C} . Alors

$$f + g, \quad \lambda f, \quad f \times g, \quad \frac{f}{g}$$

sont T -périodiques¹³. De plus, la fonction définie par translation par

$$\forall t \in \mathbb{R}, \quad f_a(t) = f(t + a)$$

est T -périodique pour tout $a \in \mathbb{R}$. Par ailleurs, $f_a = f$ lorsque $a \in T\mathbb{Z}$.

Passons alors à présent à l'étape

$$f \text{ fonction périodique} \rightsquigarrow (a_n(f))_{n \in \mathbb{N}} \text{ et } (b_n(f))_{n \in \mathbb{N}} \\ \text{coefficients de Fourier de } f$$

de notre procédé décrit en introduction.

Définition 3.2 (Coefficients de Fourier complexes) Soit $f : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ ou \mathbb{C} continue par morceaux et T -périodique. Pour $n \in \mathbb{Z}$, le n -ième **coefficient de Fourier complexe** de f est

$$c_n(f) = \frac{1}{T} \int_0^T f(t) e^{-\frac{2i\pi nt}{T}} dt.$$

On appelle alors **coefficients de Fourier complexes** de f la suite $(c_n(f))_{n \in \mathbb{Z}}$.

Bien noter que la suite est ici indexée par **les entiers relatifs** \mathbb{Z} ! On peut alors utiliser le lemme suivant qui permet un peu de souplesse quant à l'intégrale définissant $c_n(f)$.

Lemme 3.1 Soit f une fonction continue par morceaux et T -périodique. Alors,

$$\forall a \in \mathbb{R}, \quad \int_0^T f(t) dt = \int_a^{a+T} f(t) dt.$$

DÉMONSTRATION.— Soit $a \in \mathbb{R}$. On a alors

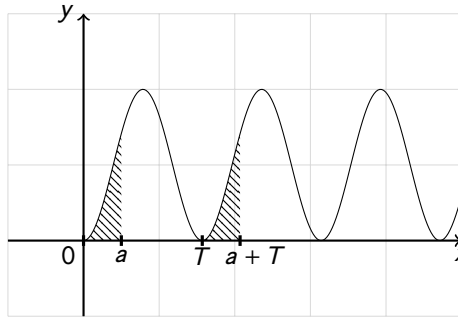
$$\int_a^{a+T} f(t) dt = \int_a^0 f(t) dt + \int_0^T f(t) dt + \int_T^{a+T} f(t) dt$$

par Chasles. Le changement de variable $s = T - t$ dans la dernière intégrale fournit

$$\int_T^{a+T} f(t) dt = \int_0^a f(s) ds = - \int_a^0 f(t) dt$$

de sorte qu'on a bien le résultat.¹⁴

¹⁴. Le résultat est évident sur un dessin, puisque f est T -périodique et $\int_0^a f(t) dt$ représente l'aire algébrique entre la courbe représentative de f et l'axe des abscisses entre les abscisses 0 et a et $\int_T^{a+T} f(t) dt$ représente l'aire algébrique entre la courbe représentative de f et l'axe des abscisses entre les abscisses T et $a + T$.



□

► **Remarque :** Puisque si f est continue par morceaux et T -périodique, $t \mapsto f(t)e^{-\frac{2i\pi nt}{T}}$ est T -périodique continue par morceaux, on a par conséquent

$$\forall a \in \mathbb{R}, \quad c_n(f) = \frac{1}{T} \int_a^{a+T} f(t) e^{-\frac{2i\pi nt}{T}} dt.$$

Un choix utile est souvent $a = -\frac{T}{2}$ qui donne que

$$c_n(f) = \frac{1}{T} \int_{-\frac{T}{2}}^{\frac{T}{2}} f(t) e^{-\frac{2i\pi nt}{T}} dt.$$

Les coefficients de Fourier complexes vérifient les propriétés de base suivantes.

Proposition 3.2 Soit f une fonction continue par morceaux et T -périodique.

- (i) Si f est à valeurs réelles, alors $\overline{c_n(f)} = c_{-n}(f)$ pour tout $n \in \mathbb{Z}$.
- (ii) Si f est paire, $c_n(f) = c_{-n}(f)$ pour tout $n \in \mathbb{Z}$.
- (iii) Si f est impaire, $c_n(f) = -c_{-n}(f)$ pour tout $n \in \mathbb{Z}$.
- (iv) Soient g une autre fonction continue par morceaux et T -périodique et $\lambda \in \mathbb{C}$. Alors, pour tout $n \in \mathbb{Z}$, on a

$$c_n(f + g) = c_n(f) + c_n(g), \quad c_n(\lambda f) = \lambda c_n(f).$$

► **Remarque :** En revanche, en général, on a $c_n(fg) \neq c_n(f)c_n(g)$.

► **Exemples :**

- (i) Considérons le cas de la fonction f constante égale à 1, soit de la fonction définie pour tout $t \in \mathbb{R}$, par $f(t) = 1$. On veut calculer les coefficients de Fourier de f . Pour cela, on fixe $n \in \mathbb{Z}$ et on calcule

$$c_n(f) = \frac{1}{T} \int_0^T f(t) e^{-\frac{2i\pi nt}{T}} dt = \frac{1}{T} \int_0^T e^{-\frac{2i\pi nt}{T}} dt.$$

On voit alors que

$$c_0(f) = \frac{1}{T} \int_0^T 1 dt = \frac{1}{T} [t]_0^T = \frac{T}{T} = 1.$$

Si maintenant $n \neq 0$, on a¹⁵

$$c_n(f) = \frac{1}{T} \left[\frac{e^{-\frac{2i\pi nt}{T}}}{-\frac{2i\pi n}{T}} \right]_0^T = -\frac{1}{2i\pi n} (e^{-2i\pi n} - e^0) = 0$$

car $e^0 = e^{-2i\pi n} = 1$. En effet, on a¹⁶

$$e^{-2i\pi n} = \cos(-2\pi n) + i \sin(-2\pi n) = 1 + i \times 0 = 1.$$

¹⁵. Se souvenir que pour tout $a \neq 0$, une primitive de $t \mapsto e^{at}$ est donnée par $t \mapsto \frac{e^{at}}{a}$ et considérer ici $a = -\frac{2i\pi n}{T}$.

¹⁶. Dessiner un cercle trigonométrique pour s'en convaincre!

En conclusion, on a

$$\forall n \in \mathbb{Z}, \quad c_n(f) = \begin{cases} 1 & \text{si } n = 0 \\ 0 & \text{sinon} \end{cases} \quad \text{et } \forall t \in \mathbb{R}, \quad f(t) = c_0(f).$$

- (ii) Fixons $k \in \mathbb{Z}$ et posons $f_k(t) = e^{\frac{2i\pi kt}{T}}$ qui est T -périodique et calculons ses coefficients de Fourier. Pour $n \in \mathbb{Z}$, on a

$$c_n(f_k) = \frac{1}{T} \int_0^T e^{\frac{2i\pi kt}{T}} e^{-\frac{2i\pi nt}{T}} dt = \frac{1}{T} \int_0^T e^{\frac{2i\pi(k-n)t}{T}} dt.$$

On a alors comme ci-dessus lorsque $k = n$ que

$$c_k(f) = \frac{1}{T} \int_0^T 1 dt = 1$$

tandis que pour $n \neq k$,

$$c_n(f) = \frac{1}{T} \left[\frac{e^{\frac{2i\pi(k-n)t}{T}}}{\frac{2i\pi(k-n)}{T}} \right]_0^T = -\frac{1}{2i(k-n)\pi} (e^{-2i\pi(k-n)} - e^0) = 0$$

de sorte que

$$\forall n \in \mathbb{Z}, \quad c_n(f_k) = \begin{cases} 1 & \text{si } n = k \\ 0 & \text{sinon.} \end{cases}$$

- (iii) Considérons pour terminer le cas de la fonction 2π -périodique définie pour tout $t \in [0, 2\pi]$ par $f(t) = e^t$. Soit alors $n \in \mathbb{Z}$ et calculons

$$c_n(f) = \frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} f(t) e^{-int} dt.$$

Or, sur $[0, 2\pi]$ (qui est ici l'intervalle d'intégration), on a $f(t) = e^t$ si bien que

$$c_n(f) = \frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} e^t e^{-int} dt = \frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} e^{(1-in)t} dt.$$

On sait alors qu'une primitive de $t \mapsto e^{(1-in)t}$ est donnée par $t \mapsto \frac{e^{(1-in)t}}{1-in}$ si bien que

$$c_n(f) = \frac{1}{2\pi} \left[\frac{e^{(1-in)t}}{1-in} \right]_0^{2\pi} = \frac{1}{2\pi(1-in)} (e^{(1-in)2\pi} - 1).$$

On a alors

$$e^{(1-in)2\pi} = e^{2\pi-2in\pi} = e^{2\pi} e^{-2in\pi}$$

et, par définition¹⁷

$$e^{-2in\pi} = \cos(2n\pi) + i \sin(2n\pi) = 1 + 0 \times i = 1$$

si bien que finalement

$$\forall n \in \mathbb{Z}, \quad c_n(f) = \frac{1}{2\pi(1-in)} (e^{2\pi} - 1).$$

Dans le cas d'une fonction à valeurs réelles, on utilise plutôt les coefficients de Fourier réels.

Définition 3.3 (Coefficients de Fourier réels) Soit $f : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ continue par morceaux et T -périodique. On pose


$$a_0(f) = \frac{1}{T} \int_0^T f(t) dt$$

et pour $n \in \mathbb{N}^*$, les n -ième **coefficients de Fourier réels** de f sont

$$a_n(f) = \frac{2}{T} \int_0^T f(t) \cos\left(\frac{2\pi nt}{T}\right) dt \quad \text{et} \quad b_n(f) = \frac{2}{T} \int_0^T f(t) \sin\left(\frac{2\pi nt}{T}\right) dt.$$

On appelle alors **coefficients de Fourier réels** de f les suite $(a_n(f))_{n \in \mathbb{N}}$ et $(b_n(f))_{n \in \mathbb{N}^*}$.

¹⁷. Tracer un cercle trigonométrique pour s'en convaincre! Attention aussi qu'en revanche $e^{2\pi} \neq 1$! Cela ne marche que parce qu'on a le i !

► **Remarque :**  Bien noter que la suite $(a_n(f))_{n \in \mathbb{N}}$ est indexée par \mathbb{N} et la suite $(b_n(f))_{n \in \mathbb{N}^*}$ est indexée par \mathbb{N}^* . Par ailleurs, attention à bien remarquer le facteur $\frac{2}{T}$ à ne pas confondre avec le facteur $\frac{1}{T}$ dans le cas des coefficients de Fourier complexes. Par le Lemme 3.1, on a également

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad a_n(f) = \frac{2}{T} \int_{-\frac{T}{2}}^{\frac{T}{2}} f(t) \cos\left(\frac{2\pi nt}{T}\right) dt$$

et

$$\forall n \in \mathbb{N}^*, \quad b_n(f) = \frac{2}{T} \int_{-\frac{T}{2}}^{\frac{T}{2}} f(t) \sin\left(\frac{2\pi nt}{T}\right) dt.$$

On démontre alors les propriétés suivantes de façon complètement analogue à la Proposition 3.2, qui permet souvent de s'épargner un certain nombre de calculs inutiles.

Proposition 3.3 Soit f une fonction réelle continue par morceaux et T -périodique. Si f est paire, alors pour tout $n \in \mathbb{N}^*$, $b_n(f) = 0$ et si f est impaire, alors pour tout $n \in \mathbb{N}$, $a_n(f) = 0$. Par ailleurs, si g est une autre fonction à valeurs réelles continue par morceaux et T -périodique et si $\lambda \in \mathbb{R}$, on a

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad a_n(f + g) = a_n(f) + a_n(g) \quad \text{et} \quad a_n(\lambda f) = \lambda a_n(f)$$

et

$$\forall n \in \mathbb{N}^*, \quad b_n(f + g) = b_n(f) + b_n(g) \quad \text{et} \quad b_n(\lambda f) = \lambda b_n(f).$$

► **Remarque :** Soit f une fonction T -périodique. À la question, calculer les coefficients de Fourier de f , si rien de plus n'est spécifié, on calculera soit la suite $(c_n(f))_{n \in \mathbb{Z}}$ des coefficients de Fourier complexes définis en Définition 3.2 soit les suite $(a_n(f))_{n \in \mathbb{N}}$ et $(b_n(f))_{n \in \mathbb{N}^*}$ des coefficients de Fourier réels définis en Définition 3.3. On verra que les deux donneront lieu en section suivante à un même objet, la série de Fourier. Le lien entre les deux types de coefficients de Fourier réside dans la proposition suivante. Traditionnellement, on utilisera plutôt les coefficients de Fourier complexes dans le cas d'une fonction à valeurs dans \mathbb{C} et les coefficients de Fourier réels dans le cas d'une fonction à valeurs dans \mathbb{R} .

Proposition 3.4 Soit f une fonction continue par morceaux et T -périodique. Pour tout $n \in \mathbb{Z}$, on a

$$c_n(f) = \begin{cases} a_0(f) & \text{si } n = 0 \\ \frac{1}{2}(a_n(f) - ib_n(f)) & \text{si } n > 0 \\ \frac{1}{2}(a_{-n}(f) + ib_{-n}(f)) & \text{si } n < 0. \end{cases}$$

Réciproquement, on a $c_0(f) = a_0(f)$,

$$\forall n \in \mathbb{N}^*, \quad a_n(f) = 2\operatorname{Re}(c_n(f)) = c_n(f) + c_{-n}(f)$$

et

$$\forall n \in \mathbb{N}^*, \quad b_n(f) = -2\operatorname{Im}(c_n(f)) = i(c_n(f) - c_{-n}(f)).$$

► **Exemple à connaître :**

(i) Reprenons l'exemple de la fonction constante égale à 1 de la page 40. On doit donc calculer

$$a_0(f) = \frac{1}{T} \int_0^T f(t) dt$$

et pour tout $n \in \mathbb{N}^*$

$$a_n(f) = \frac{2}{T} \int_0^T f(t) \cos\left(\frac{2\pi nt}{T}\right) dt \quad \text{et} \quad b_n(f) = \frac{2}{T} \int_0^T f(t) \sin\left(\frac{2\pi nt}{T}\right) dt.$$

On a alors tout de suite que $a_0(f) = 1$. Par ailleurs, on peut remarquer que f est paire et par la Proposition 3.3, cela implique que pour tout $n \geq 1$, $b_n(f) = 0$. Il reste alors à calculer pour tout $n \geq 1$, on a

$$a_n(f) = \frac{2}{T} \int_0^T f(t) \cos\left(\frac{2\pi nt}{T}\right) dt = \frac{2}{T} \int_0^T \cos\left(\frac{2\pi nt}{T}\right) dt.$$

On a ainsi ¹⁸

$$a_n(f) = \frac{2}{T} \left[\frac{\sin\left(\frac{\pi n t}{T}\right)}{\frac{2\pi n}{T}} \right]_0^T = \frac{1}{\pi n} (\sin(2\pi n) - \sin(0)) = 0.$$

Ainsi, on a

$$a_0(f) = 1, \quad \forall n \in \mathbb{N}^*, \quad a_n(f) = b_n(f) = 0 \quad \text{et} \quad \forall t \in \mathbb{R}, \quad f(t) = a_0(f).$$

(ii) Fixons $k \in \mathbb{N}$ et considérons les fonctions T -périodiques

$$\forall t \in \mathbb{R}, \quad u_k(t) = \cos\left(\frac{2k\pi t}{T}\right) \quad \text{et} \quad v_k(t) = \sin\left(\frac{2k\pi t}{T}\right).$$

On voit tout de suite que u_k est paire si bien que pour tout $n \geq 1$, $b_n(u_k) = 0$ et v_k est impaire si bien que pour tout $n \geq 0$, $a_n(v_k) = 0$. Calculons alors pour tout $n \geq 0$,

$$a_n(u_k) = \frac{2}{T} \int_0^T u_k(t) \cos\left(\frac{2\pi n t}{T}\right) dt = \frac{2}{T} \int_0^T \cos\left(\frac{2k\pi t}{T}\right) \cos\left(\frac{2\pi n t}{T}\right) dt.$$

D'après la partie de rappels trigonométriques, on sait que

$$\cos\left(\frac{2k\pi t}{T}\right) \cos\left(\frac{2\pi n t}{T}\right) = \frac{1}{2} \left(\cos\left(\frac{2\pi(k+n)t}{T}\right) + \cos\left(\frac{2\pi(k-n)t}{T}\right) \right)$$

de sorte que par linéarité de l'intégrale

$$a_n(u_k) = \frac{1}{T} \int_0^T \cos\left(\frac{2\pi(k+n)t}{T}\right) dt + \frac{1}{T} \int_0^T \cos\left(\frac{2\pi(k-n)t}{T}\right) dt.$$

Or, les calculs précédents fournissent alors que

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad a_n(u_k) = \begin{cases} 0 & \text{si } n \neq k \\ 1 & \text{si } n = k. \end{cases}$$

On obtient de façon analogue que

$$\forall n \in \mathbb{N}^*, \quad b_n(v_k) = \begin{cases} 0 & \text{si } n \neq k \\ 1 & \text{si } n = k. \end{cases}$$

(iii) Revenons à l'exemple de la page 41 où l'on a établi que pour tout $n \in \mathbb{Z}$,

$$c_n(f) = \frac{e^{2\pi} - 1}{2\pi(1 - in)}.$$

Déduisons-en alors les coefficients de Fourier réels de f grâce à la Proposition 3.4. On a alors que $a_0(f) = c_0(f) = \frac{e^{2\pi}-1}{2\pi}$ tandis que pour tout $n \geq 1$, on a

$$a_n(f) = 2\operatorname{Re}(c_n(f)) = \frac{e^{2\pi} - 1}{\pi} \operatorname{Re}\left(\frac{1}{1 - in}\right).$$

On écrit alors le nombre complexe $\frac{1}{1-in}$ sous forme algébrique pour en déterminer la partie réelle et pour cela on multiplie le numérateur et le dénominateur par le conjugué de $1 - in$, à savoir $1 + in$. On obtient

$$\frac{1}{1 - in} = \frac{1 + in}{(1 - in)(1 + in)} = \frac{1 + in}{1 + n^2}.$$

On a donc $\operatorname{Re}\left(\frac{1}{1-in}\right) = \frac{1}{1+n^2}$ et

$$\forall n \geq 1, \quad a_n(f) = \frac{e^{2\pi} - 1}{\pi(1 + n^2)}$$

¹⁸. Se souvenir que pour tout $a \neq 0$, une primitive de $t \mapsto \cos(at)$ est $t \mapsto \frac{\sin(at)}{a}$. De même, une primitive de $t \mapsto \sin(at)$ est $t \mapsto -\frac{\cos(at)}{a}$.

(presque) sans calculs! En tout cas avec beaucoup moins de calculs que s'il avait fallu recalculer l'intégrale définissant $a_n(f)$! De même, par la Proposition 3.4, on a que

$$b_n(f) = -2\operatorname{Im}(c_n(f)) = -\frac{e^{2\pi} - 1}{\pi} \operatorname{Im}\left(\frac{1}{1 - in}\right).$$

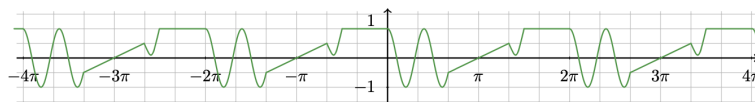
et ce qui précède montre que

$$\forall n \geq 1, \quad b_n(f) = -\frac{(e^{2\pi} - 1)n}{\pi(1 + n^2)} = \frac{(1 - e^{2\pi})n}{\pi(1 + n^2)}.$$

On a ainsi obtenu tous les coefficients de Fourier réels de f à partir de ceux complexes calculés préalablement!

Pour conclure cette section, on donne le comportement des coefficients de Fourier vis-à-vis de la dérivation. Cette définition fait intervenir la notion de classe C^1 par morceaux. On ne donnera pas de définition rigoureuse de cette notion. La continuité signifie que l'on peut tracer la courbe de f sans lever le crayon et le caractère C^1 par morceaux signifie que sur tout intervalle $[a, b]$, on peut éventuellement trouver un nombre fini d'angles, de pics où la fonction n'est pas dérivable mais admet une dérivée à droite et une dérivée à gauche. En revanche, elle ne doit admettre aucune tangente verticale.

En d'autres termes, vous devez retenir qu'une fonction **continue** est de classe C^1 par morceaux si, et seulement si, elle est dérivable partout sauf éventuellement en un nombre fini de points où elle admet des pics et qu'une fonction **non continue** est de classe C^1 par morceaux si, et seulement si, elle est continue par morceaux (admet un nombre fini de discontinuités) et est dérivable partout sauf éventuellement en un nombre fini de points où elle admet des pics. Dans tous les cas, elle ne doit **pas** admettre de tangente verticale. Voici un exemple de fonction de classe C^1 par morceaux.



Proposition 3.5 Soit f une fonction T -périodique, continue et C^1 par morceaux. On a alors

$$\forall n \in \mathbb{Z}, \quad c_n(f') = \frac{2i\pi n}{T} c_n(f), \quad a_0(f') = 0, \quad \forall n \geq 1, \quad \begin{cases} a_n(f') = \frac{2n\pi}{T} b_n(f) \\ b_n(f') = -\frac{2n\pi}{T} a_n(f). \end{cases}$$

► **Remarque** : En particulier, si on a déjà calculé les coefficients de Fourier d'une fonction f et que l'on vous demande de calculer ceux de f' , on ne se fatigue pas à les calculer mais on utilise la Proposition 3.5.

3.4 Série de Fourier d'une fonction périodique

Cette section est consacrée à la description de l'étape

$$\begin{array}{ccc} (a_n(f))_{n \in \mathbb{N}} \text{ et } (b_n(f))_{n \in \mathbb{N}} & \rightsquigarrow & \text{Série de Fourier de } f \\ \text{coefficients de Fourier de } f & & \text{via ses coefficients de Fourier} \end{array}$$

On a alors la définition suivante d'une série de Fourier.

Définition 3.4 (Série de Fourier.) Soit f continue par morceaux et T -périodique. On appelle **série de Fourier** de f la série de fonctions

$$a_0(f) + \sum_{n \geq 1} \left[a_n(f) \cos\left(\frac{2\pi n t}{T}\right) + b_n(f) \sin\left(\frac{2\pi n t}{T}\right) \right]$$

ou de manière équivalente

$$c_0(f) + \sum_{n \geq 1} \left[c_n(f) e^{\frac{2i\pi n t}{T}} + c_{-n}(f) e^{-\frac{2i\pi n t}{T}} \right].$$

Cette dernière série est notée $\sum_{n \in \mathbb{Z}} c_n(f) e^{\frac{2i\pi n t}{T}}$.

Pour le moment, on ne dit rien de la convergence de ces séries de Fourier.

Pour maintenant compléter notre procédé

↔ Étude de la convergence de la série
vers la fonction f de départ

il faut alors répondre aux deux questions suivantes.

(Q1) La série de Fourier converge-t-elle et pour quelles valeurs de $t \in \mathbb{R}$?

(Q2) Si on a convergence pour un certain réel t , la somme de la série de Fourier est-elle égale à $f(t)$?

Le théorème suivant, connu sous le nom de théorème de Dirichlet permet de répondre par l'affirmative à cette question sous de bonnes hypothèses.

Théorème 3.1 (Théorèmes de Dirichlet) Soit f une fonction T -périodique.

(i) Si f est continue et C^1 par morceaux, alors la série de Fourier converge normalement (et donc en particulier simplement) vers f . En d'autres termes,

$$\forall t \in \mathbb{R}, \quad f(t) = a_0(f) + \sum_{n=1}^{+\infty} \left[a_n(f) \cos\left(\frac{2n\pi t}{T}\right) + b_n(f) \sin\left(\frac{2n\pi t}{T}\right) \right] = \sum_{n=-\infty}^{+\infty} c_n(f) e^{\frac{2i\pi n t}{T}}.$$

(ii) Si f est C^1 par morceaux, alors la série de Fourier converge simplement et

$$\begin{aligned} \forall t \in \mathbb{R}, \quad a_0(f) + \sum_{n=1}^{+\infty} \left[a_n(f) \cos\left(\frac{2n\pi t}{T}\right) + b_n(f) \sin\left(\frac{2n\pi t}{T}\right) \right] \\ = \sum_{n=-\infty}^{+\infty} c_n(f) e^{\frac{2i\pi n t}{T}} = \begin{cases} f(t) & \text{si } f \text{ est continue en } t \\ \frac{f(t^+) + f(t^-)}{2} & \text{sinon} \end{cases} \end{aligned}$$

avec

$$f(t^+) = \lim_{\substack{s \rightarrow t \\ s > t}} f(s) \quad \text{et} \quad f(t^-) = \lim_{\substack{s \rightarrow t \\ s < t}} f(s)$$

les limites respectivement à droite et à gauche de f .

► **Remarque :** Je vous renvoie en bas de page 44 juste avant la Proposition 3.5 pour une "définition" de la notion de classe C^1 par morceaux. Par ailleurs, noter qu'on ne demande pas la continuité dans la version (ii) du Théorème 3.1. En revanche, si f est continue en t alors $f(t^+) = f(t^-) = f(t)$ et ainsi

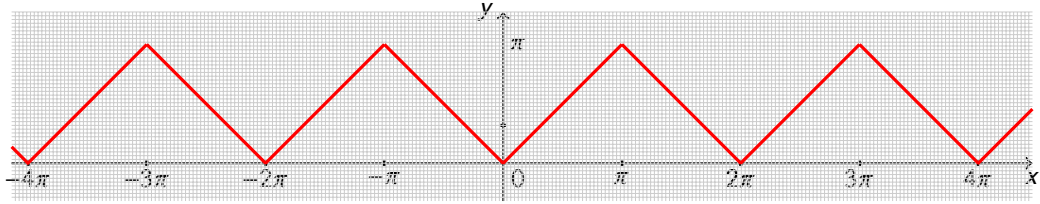
$$\frac{f(t^+) + f(t^-)}{2} = f(t)$$

si bien que la version (i) n'est en réalité qu'un cas particulier de la version (ii).

Ce théorème complète alors notre procédé décrit en introduction et on verra des exemples d'applications de ces théorèmes de Dirichlet en TD.

► **Exemples :**

(i) On reprend l'exemple de la page 34. On considère la fonction $g(t) = |t|$ sur $[-\pi, \pi]$ et \bar{g} la fonction 2π -périodique définie sur \mathbb{R} comme expliqué page 35. Je rappelle que le graphe de \bar{g} est donné par



Commençons alors par calculer les coefficients de Fourier de \bar{g} . Puisque la fonction est à valeurs réelles, on va calculer les coefficients de Fourier réels de \bar{g} . Le graphe de \bar{g} étant symétrique par rapport à l'axe des ordonnées, \bar{g} est paire et par la Proposition 3.3

$$\forall n \in \mathbb{N}^*, \quad b_n(\bar{g}) = 0.$$

Commençons par le cas

$$a_0(\bar{g}) = \frac{1}{\pi} \int_0^\pi t dt = \frac{1}{\pi} \left[\frac{t^2}{2} \right]_0^\pi = \frac{\pi}{2}.$$

Soit alors $n \geq 1$. Il reste alors, d'après la Définition 3.3, à calculer pour tout entier naturel n non nul, la quantité

$$a_n(\bar{g}) = \frac{2}{2\pi} \int_0^{2\pi} \bar{g}(t) \cos\left(\frac{2\pi nt}{2\pi}\right) dt = \frac{1}{\pi} \int_0^{2\pi} \bar{g}(t) \cos(nt) dt.$$

La fonction \bar{g} étant naturellement définie par g sur $[-\pi, \pi]$, on peut utiliser la remarque page 39 (ou directement le Lemme 3.1) qui fournit

$$a_n(\bar{g}) = \frac{1}{\pi} \int_{-\pi}^\pi \bar{g}(t) \cos(nt) dt.$$

Alors, sur $[-\pi, \pi]$, $\bar{g}(t) = g(t) = |t|$. Ainsi, la fonction $t \mapsto \bar{g}(t) \cos(nt) = |t| \cos(nt)$ est paire¹⁹ et

$$a_n(\bar{g}) = \frac{2}{\pi} \int_0^\pi |t| \cos(nt) dt = \frac{2}{\pi} \int_0^\pi t \cos(nt) dt.$$

car $t \geq 0$ sur $[0, \pi]$. Pour intégrer une telle fonction on utilise alors une intégration par parties. Pour cela, on dérive $t \mapsto t$ en $t \mapsto 1$ et on primitive $t \mapsto \cos(nt)$ en²⁰ $t \mapsto \frac{\sin(nt)}{n}$ de sorte que

$$\int_0^\pi t \cos(nt) dt = \left[t \frac{\sin(nt)}{n} \right]_0^\pi - \int_0^\pi \frac{\sin(nt)}{n} dt = -\frac{1}{n} \int_0^\pi \sin(nt) dt$$

car $\sin(n\pi) = 0$ pour tout entier n . On a alors

$$\int_0^\pi \sin(nt) dt = \left[-\frac{\cos(nt)}{n} \right]_0^\pi = -\frac{\cos(n\pi)}{n} + \frac{\cos(0)}{n}.$$

Or, $\cos(0) = 1$ et on voit en traçant un cercle trigonométrique, on se convainc que $\cos(n\pi) = (-1)^n$. Il vient alors

$$\int_0^\pi \sin(nt) dt = \left[-\frac{\cos(nt)}{n} \right]_0^\pi = \frac{1 - (-1)^n}{n}$$

et

$$a_n(\bar{g}) = -\frac{2(1 - (-1)^n)}{\pi n^2} = \begin{cases} 0 & \text{si } n \text{ pair} \\ -\frac{4}{\pi n^2} & \text{si } n \text{ impair.} \end{cases}$$

On peut alors construire la série de Fourier associée à \bar{g} en utilisant la Définition 3.4

$$\begin{aligned} S(\bar{g}) &= a_0(\bar{g}) + \sum_{n \geq 1} [a_n(\bar{g}) \cos(nt) + b_n(\bar{g}) \sin(nt)] \\ &= \frac{\pi}{2} + \sum_{n \geq 1} a_n(\bar{g}) \cos(nt) \\ &= \frac{\pi}{2} - \frac{4}{\pi} \sum_{\substack{n \geq 1 \\ n \text{ impair}}} \frac{\cos(nt)}{n^2} = \frac{\pi}{2} - \frac{4}{\pi} \sum_{k \geq 0} \frac{\cos((2k+1)t)}{(2k+1)^2}. \end{aligned}$$

19. Je rappelle que pour une fonction paire f , on a pour tout $a > 0$, $\int_{-a}^a f(t) dt = 2 \int_0^a f(t) dt$. En effet, l'aire entre la courbe et l'axe des abscisses entre $-a$ et a est deux fois l'aire entre la courbe et l'axe des abscisses entre 0 et a .

20. Car $n \neq 0$!

On voit sur le graphe de \bar{g} que \bar{g} est continue et C^1 par morceaux si bien que le théorème de Dirichlet (Théorème 3.1) fournit que la série de Fourier converge et que

$$\forall t \in \mathbb{R}, \quad \bar{g}(t) = \frac{\pi}{2} - \frac{4}{\pi} \sum_{k=0}^{+\infty} \frac{\cos((2k+1)t)}{(2k+1)^2}.$$

Noter que le théorème de Dirichlet fournit *gratuitement* et pour tout $t \in \mathbb{R}$, la convergence de la série $\sum_{k \geq 0} \frac{\cos((2k+1)t)}{(2k+1)^2}$. On peut alors par exemple évaluer cette identité en $t = 0$ pour obtenir

$$0 = \bar{g}(0) = \frac{\pi}{2} - \frac{4}{\pi} \sum_{k=0}^{+\infty} \frac{\cos(0)}{(2k+1)^2} = \frac{\pi}{2} - \frac{4}{\pi} \sum_{k=0}^{+\infty} \frac{1}{(2k+1)^2}.$$

Il s'ensuit que la série $\sum_{k \geq 0} \frac{1}{(2k+1)^2}$ converge et que sa somme vérifie

$$0 = \frac{\pi}{2} - \frac{4}{\pi} \sum_{k=0}^{+\infty} \frac{1}{(2k+1)^2} \quad \text{soit} \quad \sum_{k=0}^{+\infty} \frac{1}{(2k+1)^2} = \frac{\pi^2}{8}.$$

Voyons alors comment déduire de ce résultat la valeur de $\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2}$. Pour cela, on sépare la somme selon que n est pair ou que n est impair

$$\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} = \sum_{\substack{n=1 \\ n \text{ pair}}}^{+\infty} \frac{1}{n^2} + \sum_{\substack{n=1 \\ n \text{ impair}}}^{+\infty} \frac{1}{n^2} = \sum_{k=1}^{+\infty} \frac{1}{(2k)^2} + \sum_{k=0}^{+\infty} \frac{1}{(2k+1)^2}$$

où toutes les séries en jeu sont convergentes. On a alors

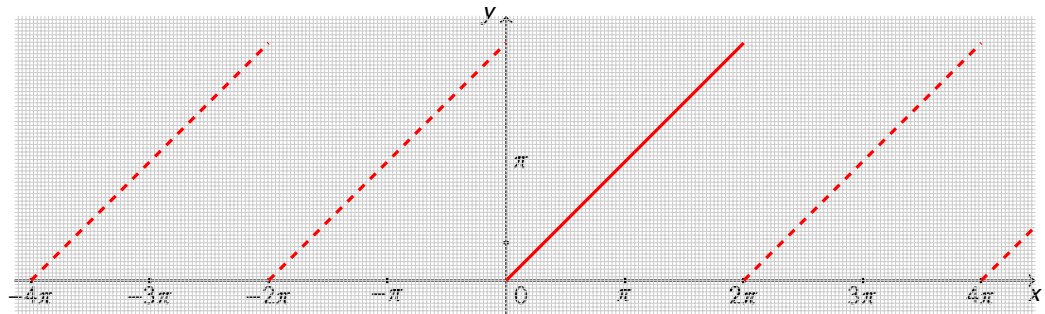
$$\sum_{k=0}^{+\infty} \frac{1}{(2k+1)^2} = \frac{\pi^2}{8} \quad \text{et} \quad \sum_{k=1}^{+\infty} \frac{1}{(2k)^2} = \frac{1}{4} \sum_{k=1}^{+\infty} \frac{1}{k^2}.$$

Il s'ensuit

$$\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} = \frac{1}{4} \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} + \frac{\pi^2}{8} \quad \text{soit} \quad \frac{3}{4} \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} = \frac{\pi^2}{8}$$

$$\text{soit} \quad \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} = \frac{\pi^2}{6}.$$

- (ii) On reprend l'exemple de la page 36. On considère la fonction $g(t) = |t|$ sur $[0, 2\pi]$ et \bar{g} la fonction 2π -périodique définie sur \mathbb{R} comme expliqué page 35. Je rappelle que le graphe de \bar{g} est donné par



Commençons alors par calculer les coefficients de Fourier de \bar{g} . Puisque la fonction est à valeurs réelles, on va calculer les coefficients de Fourier réels de \bar{g} . Le graphe de \bar{g} n'étant ni symétrique par rapport à l'axe des ordonnées ni par rapport à l'origine, \bar{g} n'est ni paire, ni impaire. Commençons alors par le cas

$$a_0(\bar{g}) = \frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} \bar{g}(t) dt = \frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} t dt = \frac{1}{2\pi} \left[\frac{t^2}{2} \right]_0^{2\pi} = \pi.$$

Soit alors $n \geq 1$. Il reste alors, d'après la Définition 3.3, à calculer pour tout entier naturel n non nul, la quantité

$$a_n(\bar{g}) = \frac{2}{2\pi} \int_0^{2\pi} \bar{g}(t) \cos\left(\frac{2\pi nt}{2\pi}\right) dt = \frac{1}{\pi} \int_0^{2\pi} t \cos(nt) dt$$

et la quantité

$$b_n(\bar{g}) = \frac{2}{2\pi} \int_0^{2\pi} \bar{g}(t) \sin\left(\frac{2\pi nt}{2\pi}\right) dt = \frac{1}{\pi} \int_0^{2\pi} t \sin(nt) dt.$$

Comme dans l'exemple (i), une intégration par parties fournit²¹

$$a_n(\bar{g}) = 0 \quad \text{et} \quad b_n(f) = -\frac{2}{n}.$$

On peut alors construire la série de Fourier associée à \bar{g} en utilisant la Définition 3.4

$$\begin{aligned} S(\bar{g}) &= a_0(\bar{g}) + \sum_{n \geq 1} [a_n(\bar{g}) \cos(nt) + b_n(\bar{g}) \sin(nt)] \\ &= \pi + \sum_{n \geq 1} b_n(\bar{g}) \cos(nt) \\ &= \pi - 2 \sum_{n \geq 1} \frac{\sin(nt)}{n}. \end{aligned}$$

On voit sur le graphe de \bar{g} que \bar{g} est non continue mais C^1 par morceaux si bien que le théorème de Dirichlet (Théorème 3.1 (ii)) fournit que la série de Fourier converge²² et que

$$\forall t \in \mathbb{R} \setminus \{2k\pi : k \in \mathbb{Z}\}, \quad \bar{g}(t) = \pi - 2 \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{\sin(nt)}{n}$$

puisque en tout point $t \in \mathbb{R} \setminus \{2k\pi : k \in \mathbb{Z}\}$, la fonction \bar{g} est continue et

$$\forall k \in \mathbb{Z}, \quad \pi = \pi - 2 \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{\sin(2kn\pi)}{n} = \pi - 2 \times 0 = \pi$$

puisque en un point de la forme $2k\pi$, la fonction \bar{g} est discontinue et vérifie

$$\frac{f(2k\pi^-) + f(2k\pi^+)}{2} = \frac{2\pi + 0}{2} = \pi.$$

Cette dernière égalité est alors une lapalissade. Noter que le théorème de Dirichlet fournit *gratuitement* la convergence de la série $\sum_{n \geq 1} \frac{\sin(nt)}{n}$ pour tout $t \in \mathbb{R}$ ainsi que la valeur de sa somme.

(iii) Pour l'application du théorème de Dirichlet à l'exemple (iii) page 41, je vous renvoie au corrigé du DM II de l'an dernier.

► **Remarques :**

(i) Le théorème de Dirichlet (Théorème 3.1 (i)) implique donc en particulier que toute fonction f T -périodique, continue et C^1 par morceaux est de la forme

$$\forall x \in \mathbb{R}, \quad f(x) = a_0(f) + \sum_{n=1}^{+\infty} \left[a_n(f) \cos\left(\frac{2\pi nx}{T}\right) + b_n(f) \sin\left(\frac{2\pi nx}{T}\right) \right].$$

Autrement dit, tout signal continu et C^1 par morceaux se décompose comme une somme d'un signal constant²³ et de signaux élémentaires²⁴ de période $\frac{2\pi}{n}$ (soit de fréquence $\frac{n}{2\pi}$) pour $n \in \mathbb{N}^*$. On dit qu'un tel signal est à *spectre discret* et pour connaître un tel signal il suffit donc de connaître chacun de ces signaux élémentaires, que l'on appelle en général *harmoniques*.

21. Les détails sont laissés à titre d'exercice et constitueront l'objet d'un exercice de TD.

22. Dans le cas non continu, il faut être un peu précautionneux lors de l'application du théorème de Dirichlet et l'appliquer séparément aux points de continuité de la fonction et à ses points de discontinuité.

23. À savoir $a_0(f)$.

24. À savoir $a_n(f) \cos\left(\frac{2\pi nx}{T}\right) + b_n(f) \sin\left(\frac{2\pi nx}{T}\right)$.

- (ii) Pour une illustration du théorème de Dirichlet (Théorème 3.1 (i)), c'est-à-dire de la convergence de la série de Fourier vers une fonction périodique continue et C^1 par morceaux, voir ici (exemple (i) page 47), [ici](#) ou [ici](#).
Pour une illustration du théorème de Dirichlet (Théorème 3.1 (ii)), voir [ici](#) (exemple (ii) page 48).
- (iii) Si on considère deux fonctions f et g alors il est naturel que les coefficients de Fourier de f et de g coïncident. Réciproquement, le théorème de Dirichlet implique également dans le cas de deux fonctions f et g T -périodiques, continues et C^1 par morceaux, alors si f et g ont les mêmes coefficients de Fourier, $f = g$. Autrement dit, les coefficients de Fourier déterminent complètement un signal T -périodiques, continues et C^1 par morceaux.

3.5 Égalité de Parseval

Pour conclure cette partie d'analyse de Fourier du cours, on va voir une manière alternative de recombinaison des coefficients de Fourier qui ne vont plus donner la fonction f initiale mais en quelque sorte l'énergie associée au signal périodique f , définie par

$$\frac{1}{T} \int_0^T |f(t)|^2 dt.$$

Proposition 3.6 (Égalité de Parseval) Soit f une fonction T -périodique, continue par morceaux. Alors les séries numériques

$$\sum_{n \in \mathbb{Z}} |c_n(f)|^2 \quad \text{et} \quad \sum_{n \in \mathbb{N}^*} (|a_n(f)|^2 + |b_n(f)|^2)$$

convergent et

$$\sum_{n=-\infty}^{+\infty} |c_n(f)|^2 = |a_0(f)|^2 + \frac{1}{2} \sum_{n=1}^{+\infty} (|a_n(f)|^2 + |b_n(f)|^2) = \frac{1}{T} \int_0^T |f(t)|^2 dt.$$

► Exemples :

- (i) On revient sur l'exemple (i) page 30. Appliquons la formule de Parseval (Proposition 3.6) à \bar{g} . Cela fournit

$$|a_0(\bar{g})|^2 + \frac{1}{2} \sum_{n=1}^{+\infty} (|a_n(\bar{g})|^2 + |b_n(\bar{g})|^2) = \frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} |\bar{g}(t)|^2 dt.$$

On a alors d'après les calculs effectués page 30 que

$$|a_0(\bar{g})|^2 + \frac{1}{2} \sum_{n=1}^{+\infty} (|a_n(\bar{g})|^2 + |b_n(\bar{g})|^2) = \frac{\pi^2}{4} + \frac{1}{2} \sum_{\substack{n=1 \\ \text{n impair}}}^{+\infty} \frac{16}{\pi^2 n^4} = \frac{\pi^2}{4} + \frac{8}{\pi^2} \sum_{n \geq 0} \frac{1}{(2k+1)^4}.$$

À nouveau la convergence des séries en jeu est obtenue *gratuitement* par la Proposition 3.6. On calcule alors

$$\frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} |\bar{g}(t)|^2 dt = \frac{1}{2\pi} \int_{-\pi}^{\pi} |\bar{g}(t)|^2 dt = \frac{1}{\pi} \int_0^{\pi} t^2 dt$$

en utilisant le Lemme 3.1 et la parité de \bar{g} . Il s'ensuit que

$$\frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} |\bar{g}(t)|^2 dt = \frac{1}{\pi} \left[\frac{t^3}{3} \right]_0^{\pi} = \frac{\pi^2}{3}.$$

On a donc

$$\frac{\pi^2}{3} = \frac{\pi^2}{4} + \frac{8}{\pi^2} \sum_{n \geq 0} \frac{1}{(2k+1)^4} \quad \text{soit} \quad \sum_{n \geq 0} \frac{1}{(2k+1)^4} = \frac{\pi^4}{96}.$$

En raisonnant comme page 31, on en déduit la valeur de $\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^4}$. Pour cela, on sépare la somme selon que n est pair ou que n est impair

$$\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^4} = \sum_{\substack{n=1 \\ n \text{ pair}}}^{+\infty} \frac{1}{n^4} + \sum_{\substack{n=1 \\ n \text{ impair}}}^{+\infty} \frac{1}{n^4} = \sum_{k=1}^{+\infty} \frac{1}{(2k)^4} + \sum_{k=0}^{+\infty} \frac{1}{(2k+1)^4}$$

où toutes les séries en jeu sont convergentes. On a alors

$$\sum_{k=0}^{+\infty} \frac{1}{(2k+1)^4} = \frac{\pi^4}{96} \quad \text{et} \quad \sum_{k=1}^{+\infty} \frac{1}{(2k)^4} = \frac{1}{16} \sum_{k=1}^{+\infty} \frac{1}{k^4}.$$

Il s'ensuit

$$\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^4} = \frac{1}{16} \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^4} + \frac{\pi^4}{96} \quad \text{soit} \quad \frac{15}{16} \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^4} = \frac{\pi^4}{96}$$

$$\text{soit} \quad \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^4} = \frac{\pi^4}{90}.$$

- (ii) On revient sur l'exemple (ii) de la page 31. Appliquons la formule de Parseval (Proposition 3.6) à \bar{g} . Cela fournit

$$|a_0(\bar{g})|^2 + \frac{1}{2} \sum_{n=1}^{+\infty} (|a_n(\bar{g})|^2 + |b_n(\bar{g})|^2) = \frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} |\bar{g}(t)|^2 dt.$$

On a alors d'après les calculs effectués pages 31 et 32 que

$$|a_0(\bar{g})|^2 + \frac{1}{2} \sum_{n=1}^{+\infty} (|a_n(\bar{g})|^2 + |b_n(\bar{g})|^2) = \pi^2 + 2 \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2}.$$

À nouveau la convergence des séries en jeu est obtenue *gratuitement* par la Proposition 3.6. On calcule alors

$$\frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} |\bar{g}(t)|^2 dt = \frac{1}{2\pi} \int_0^{2\pi} t^2 dt = \frac{4}{3} \pi^2.$$

Il s'ensuit donc que

$$\frac{4}{3} \pi^2 = \pi^2 + 2 \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} \quad \text{soit} \quad \sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} = \frac{\pi^2}{6}$$

et on retrouve le résultat de la page 25.

- (iii) Pour l'application de l'égalité de Parseval à l'exemple (iii) page 41, je vous renvoie au corrigé du DM II de l'an dernier.

On verra également d'autres exemples d'applications de cette formule en TD. Elle permet en particulier d'obtenir des égalités hautement non triviales et intéressantes comme, par exemple,

$$\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^2} = \frac{\pi^2}{6}.$$

Cette valeur et plus généralement les valeurs

$$\sum_{n=1}^{+\infty} \frac{1}{n^x} \quad \text{pour} \quad x \in \left\{ \frac{3}{2}, 2, 3, 4 \right\}$$

sont très utiles et apparaissent en physique (condensat de Bose-Einstein, loi de Planck et loi de Stefan-Boltzmann entre autres).

3.6 Application des séries de Fourier

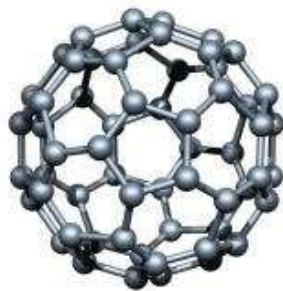
Pour une illustration simplifiée de l'utilisation des séries de Fourier au traitement du signal, voir [ici](#) où il est expliqué dans les grandes lignes comment l'analyse de Fourier peut permettre de supprimer un bruit dans un signal.

3.7 Kit de survie en séries de Fourier

Voici le minimum vital à absolument savoir faire concernant les séries de Fourier :

1. Construire une fonction périodique sur \mathbb{R} à partir d'une fonction définie sur un intervalle $[a, b]$ (voir pour cela page 22).
2. Déterminer à partir de son graphe si une fonction est paire ou impaire (ou rien du tout!) mais aussi si une fonction est continue, continue par morceaux ou C^1 par morceaux.
3. Calculer les coefficients de Fourier d'une fonction complexes (voir pour cela Définition 3.2) ou réels (voir Définition 3.3) et savoir utiliser des propriétés de symétrie pour se simplifier la vie (Proposition 3.2 et Proposition 3.3). Savoir reconstruire la série de Fourier à partir de ces coefficients (Définition 3.4).
4. Connaître et appliquer les théorèmes de Dirichlet (Théorème 3.1) pour en déduire la convergence et la somme de certaines séries en choisissant un $t \in \mathbb{R}$ judicieux.
5. Connaître et appliquer l'égalité de Parseval (Proposition 3.6) pour en déduire la convergence et la somme de certaines séries en choisissant un $t \in \mathbb{R}$ judicieux.

Les exemples pages 46-49 et pages 51-52 sont des exemples absolument **typiques** de ce qu'il faut savoir faire!



Une molécule de Fullerène C_{60} découverte en 1985 par H. Kroto, R. Curl et R. Smalley, ce qui leur valut le prix Nobel de chimie en 1996. La découverte de cette molécule composée de 12 pentagones et de 20 hexagones s'est effectuée dans le cadre de recherche sur les mécanismes de formation des longues chaînes de carbone dans l'espace interstellaire. Sa propension à acquérir des électrons ainsi que ses propriétés conductrices et lubrifiantes en font une des nanoparticules les plus utilisées dans l'industrie (pharmaceutique, cosmétique, électronique ou photovoltaïque). Son groupe de symétries est celui de l'icosaèdre, que vous noterez I_h en chimie et que l'on note $\mathfrak{I}_5 \times \mathbb{Z}/2\mathbb{Z}$ en mathématiques, composée de 120 éléments! Ce dernier est composé de 60 rotations de l'espace (l'identité, 12 rotations d'un cinquième de tour, 20 rotations d'un tiers de tour et 15 demi-tours que vous pouvez vous amuser à identifier!) et de leur 60 composées avec la symétrie centrale de centre $(0, 0, 0)$. Cela permet de connaître **sans calculs** la construction et la classification des orbitales moléculaires!

Deuxième Partie

Géométrie

$$\begin{bmatrix} \cos 90^\circ & \sin 90^\circ \\ -\sin 90^\circ & \cos 90^\circ \end{bmatrix} \begin{bmatrix} a_1 \\ a_2 \end{bmatrix} = \begin{bmatrix} 0 \\ 0 \end{bmatrix}$$

Petit test : si vous ne comprenez pas ce petit dessin "humoristique", c'est qu'il faut reprendre la lecture du Chapitre 6 et du TD 3!

Chapitre 4

Rappels d'algèbre linéaire

Commençons par procéder à quelques rappels essentiels d'algèbre linéaire qui nous seront nécessaires afin d'aborder la seconde et dernière partie de ce cours, à savoir la partie géométrie et groupes d'isométries.

4.1 Espaces vectoriels

4.1.1 Espaces vectoriels et sous-espaces vectoriels

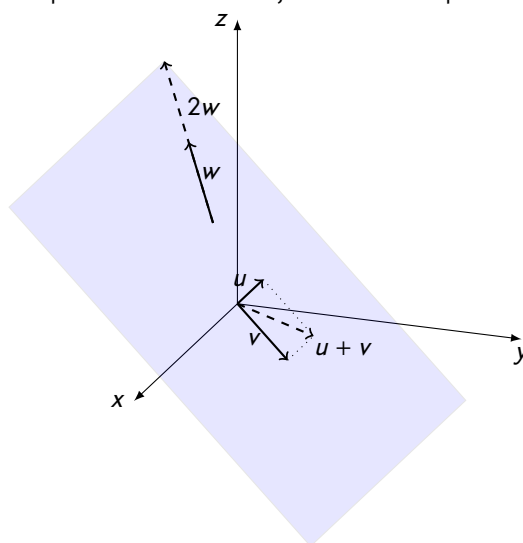
Je ne redonne pas ici la définition précise d'un espace vectoriel, ce qui ne serait pas nécessairement très éclairant. Vous devez seulement vous souvenir qu'un espace vectoriel est un espace dans lequel on a l'**élément nul** et dans lequel on peut **ajouter des vecteurs** et **multiplier des vecteurs par des scalaires** (autrement dit les multiplier par 2, -1, 3, etc...) ¹. Les deux espaces vectoriels de base qui vont nous intéresser dans cette partie du cours sont ²

$$\mathbb{R}^2 = \{(x, y) : x, y \in \mathbb{R}\} \quad \text{et} \quad \mathbb{R}^3 = \{(x, y, z) : x, y, z \in \mathbb{R}\}.$$

Il faut simplement avoir l'intuition de ce qui est ou de ce qui n'est pas un espace vectoriel, ce que tentent de vous fournir les deux exemples ci-dessous.

► **Exemples :**

- (i) Un plan de \mathbb{R}^3 **passant par l'origine** ³ est un espace vectoriel. En effet, il contient $(0, 0, 0)$ et ajouter ou multiplier des vecteurs par un scalaire ne fait jamais sortir du plan !



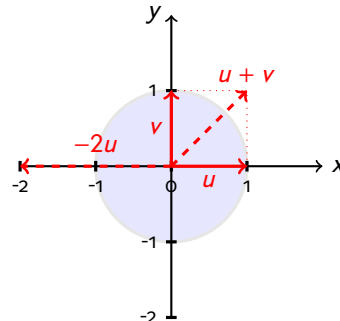
1. L'espace ambiant dans lequel nous vivons est, si l'on néglige la dimension temporelle de la physique, un espace vectoriel, et plus précisément l'espace vectoriel \mathbb{R}^3 .

2. Car une molécule ou un cristal peuvent toujours être vus dans un plan ou dans l'espace !

3. Attention au fait qu'un espace vectoriel doit contenir $(0, 0, 0)$!

Bien noter qu'un plan P qui ne contiendrait pas $(0, 0, 0)$ n'a aucune chance d'être stable par addition et multiplication par un scalaire. En effet, si $u \in P$, alors $-u \in P$ si P est stable par multiplication par un scalaire et $u - u \in P$ car P est stable par addition. Cela entraîne nécessairement que $u - u = (0, 0, 0) \in P$!

- (ii) En revanche, le disque unité de \mathbb{R}^2 n'est pas un espace vectoriel : en ajoutant ou multipliant des vecteurs par un scalaire, on finit par sortir du disque!



On l'a dit plus haut, les espaces vectoriels \mathbb{R}^2 et \mathbb{R}^3 vont nous intéresser tout particulièrement mais leurs sous-espaces vectoriels également. Il est donc important de savoir reconnaître et décrire ces sous-espaces vectoriels. La stabilité par addition et par multiplication par un scalaire ainsi que le fait de contenir 0 est alors précisément ce qu'il s'agit de vérifier pour montrer qu'un sous-ensemble de \mathbb{R}^2 ou \mathbb{R}^3 est un sous-espace vectoriel. C'est l'objet de la proposition suivante⁴.

Proposition 4.1

- (i) Soit $E \subseteq \mathbb{R}^2$. L'ensemble E est alors un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^2 si, et seulement si,

1. $(0, 0) \in E$;
2. $\forall (x, y), (x', y') \in E$ et $\forall \lambda \in \mathbb{R}$, on a que $\lambda(x, y) + (x', y') = (\lambda x + x', \lambda y + y') \in E$.

On a alors trois cas de figure.

1. Soit $E = \{(0, 0)\}$ auquel cas E est de dimension 0;
2. Soit $E = \mathbb{R}^2$ auquel cas E est de dimension 2;
3. Soit E est de dimension 1 et E est alors une droite **passant par l'origine** et il existe $(a, b) \in \mathbb{R}^2 \setminus \{(0, 0)\}$ tels que

$$E = \{(x, y) \in \mathbb{R}^2 : ax + by = 0\}.$$

- (ii) Soit $E \subseteq \mathbb{R}^3$. L'ensemble E est alors un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^3 si, et seulement si,

1. $(0, 0, 0) \in E$;
2. $\forall (x, y, z), (x', y', z') \in E$ et $\forall \lambda \in \mathbb{R}$, on a que

$$\lambda(x, y, z) + (x', y', z') = (\lambda x + x', \lambda y + y', \lambda z + z') \in E.$$

On a alors quatre cas de figure.

1. Soit $E = \{(0, 0, 0)\}$ auquel cas E est de dimension 0;
2. Soit $E = \mathbb{R}^3$ auquel cas E est de dimension 3;
3. Soit E est de dimension 2 et E est alors un plan **passant par l'origine** et il existe $(a, b, c) \in \mathbb{R}^3 \setminus \{(0, 0, 0)\}$ tels que

$$E = \{(x, y, z) \in \mathbb{R}^3 : ax + by + cz = 0\};$$

⁴. Remarquer que $\lambda = 1$ dans le point 2 de la Proposition 4.1 fournit la stabilité par addition et $x', y' = (0, 0)$ ou $(x', y', z') = (0, 0, 0)$ fournit la stabilité par multiplication par un scalaire. Il s'agit donc d'une façon pratique d'encoder ces deux stabilités d'un coup!

4. Soit E est de dimension 1, auquel cas E est une droite de l'espace **passant par l'origine**. Je rappelle qu'une droite de l'espace passant par l'origine est donnée soit en tant qu'intersection de deux plans passant par l'origine, autrement dit par deux équations

$$E = \{(x, y, z) \in \mathbb{R}^3 : ax + by + cz = \alpha x + \beta y + \gamma z = 0\}$$

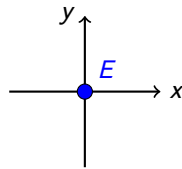
avec (a, b, c) et (α, β, γ) deux éléments non colinéaires de $\mathbb{R}^3 \setminus \{(0, 0, 0)\}$ ou alors sous sa forme paramétrique comme l'ensemble des

$$E = \{(at, bt, ct) : t \in \mathbb{R}\} \quad \text{pour } (a, b, c) \in \mathbb{R}^3 \setminus \{(0, 0, 0)\},$$

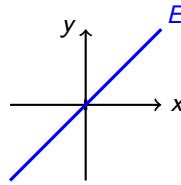
ce qui traduit que E est l'ensemble des vecteurs colinéaires au vecteur (a, b, c) , autrement dit la droite dirigée par (a, b, c) et passant par $(0, 0, 0)$.

► **Remarques :**

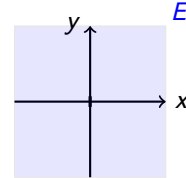
- (i) On a donc la situation suivante dans \mathbb{R}^2 qui décrit tous les sous-espaces vectoriels possibles de \mathbb{R}^2 .



Un unique sous-espace vectoriel de dimension 0 : à savoir $\{(0, 0)\}$.



Une infinité de sous-espaces vectoriels de dimension 1 : toutes les droites de \mathbb{R}^2 passant par $(0, 0)$ d'équation $ax + by = 0$ avec $(a, b) \neq (0, 0)$.



Un unique sous-espace vectoriel de dimension 2 : à savoir \mathbb{R}^2 tout entier.

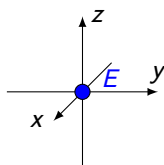


Attention au fait que la réunion de deux sous-espaces vectoriels n'est **pas** en général un sous-espace vectoriel. En effet, ajouter deux vecteurs sur deux droites différentes donne en général un vecteur qui n'appartient à aucune des deux droites ! En revanche, une intersection de sous-espaces vectoriels est bien un espace vectoriel (c'est un bon exercice pour manipuler la notion de sous-espace vectoriel!).

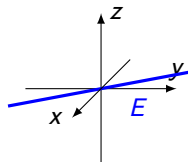
Je rappelle également qu'une droite d'équation $ax + by = 0$ correspond à l'axe des ordonnées pour $b = 0$ et lorsque $b \neq 0$, elle correspond à la droite d'équation $y = -\frac{a}{b}x$ et qu'un vecteur directeur de la droite est donné par $(-b, a)$. On verra que le vecteur (a, b) est alors un vecteur

orthogonal à la droite.

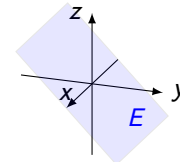
- (ii) De même, dans \mathbb{R}^3 , on a la description suivante des sous-espaces vectoriels possibles.



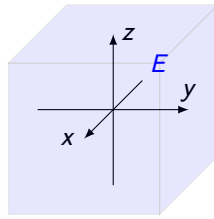
Un unique sous-espace vectoriel de dimension 0 : à savoir $\{(0, 0, 0)\}$.



Une infinité de sous-espaces vectoriels de dimension 1 : toutes les droites de \mathbb{R}^3 passant par $(0, 0, 0)$.



Une infinité de sous-espaces vectoriels de dimension 2 : tous les plans de \mathbb{R}^3 passant par $(0, 0, 0)$.

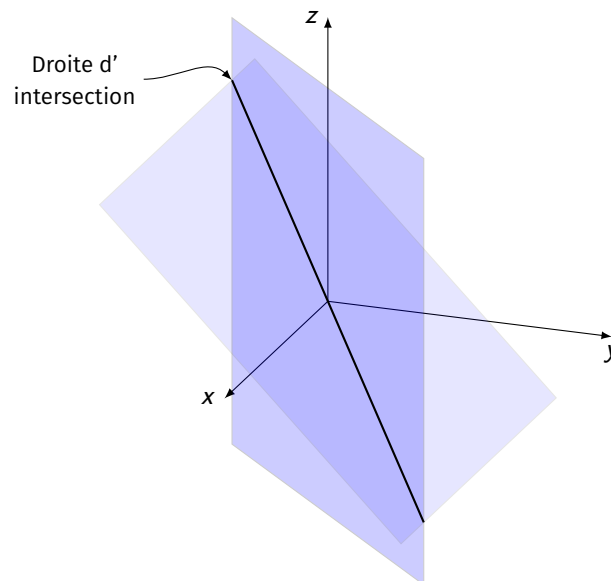


Un unique sous-espace vectoriel de dimension 3 : à savoir \mathbb{R}^3 tout entier.

Je rappelle qu'un plan de \mathbb{R}^3 passant par $(0, 0, 0)$ a une équation de la forme

$$ax + by + cz = 0 \quad \text{avec} \quad (a, b, c) \neq (0, 0, 0).$$

On verra qu'alors le vecteur (a, b, c) est un vecteur orthogonal au plan. D'autre part, une droite D de \mathbb{R}^3 peut être vue de deux manières, soit comme intersection de deux plans comme ci-dessous.

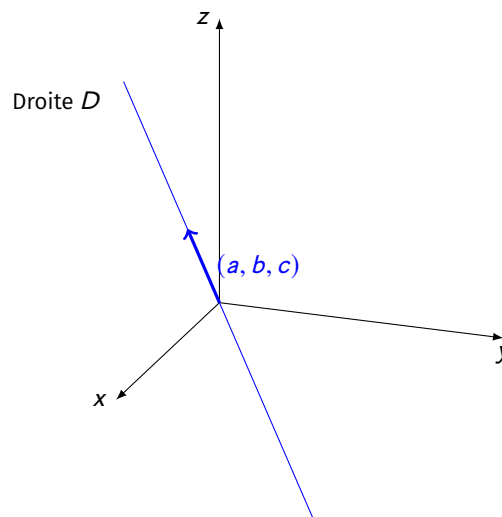


Dans ce cas, pour déterminer la droite D , on écrit que D est l'intersection des deux plans d'équations

$$ax + by + cz = 0 \quad \text{et} \quad \alpha x + \beta y + \gamma z = 0$$

avec $(a, b, c) \neq (0, 0, 0) \neq (\alpha, \beta, \gamma)$. Mais on peut aussi représenter une droite de l'espace en se donnant un vecteur directeur $(a, b, c) \neq (0, 0, 0)$ et dire que D est l'ensemble des points multiples de (a, b, c) , autrement dit que

$$D = \{(at, bt, ct) : t \in \mathbb{R}\}.$$



La forme paramétrique est la plus simple en général. Pour passer de la forme d'une intersection de deux plans à la forme paramétrique, on utilise le pivot de Gauß! Par exemple, considérons la droite D donnée par l'intersection du plan $x - y = 0$ et du plan $x + y + z = 0$

$$\begin{cases} x - y = 0 \\ x + y + z = 0. \end{cases}$$



On voit alors qu'en remplaçant la seconde ligne par la somme des deux lignes, le système est équivalent à

$$\begin{cases} x - y = 0 \\ 2x + z = 0. \end{cases} \iff \begin{cases} x = y \\ y = y \\ z = -2x = -2y. \end{cases}$$

Ainsi, un point $(x, y, z) \in D$ si, et seulement si, $(x, y, z) = (y, y, -2y) = y(1, 1, -2)$ avec $y \in \mathbb{R}$ si bien que

$$D = \{(y, y, -2y) : y \in \mathbb{R}\} = \{y(1, 1, -2) : y \in \mathbb{R}\}$$

et D est l'ensemble des vecteurs colinéaires à $(1, 1, -2)$, autrement dit la droite dirigée par ce vecteur $(1, 1, -2)$. Je vous renvoie [ici](#) pour une animation illustrant cette situation.

 **Attention** à l'espace dans lequel vous travaillez : si vous travaillez dans l'espace \mathbb{R}^3 , une équation du type $ax + by = 0$ avec $(a, b) \neq (0, 0)$ est l'équation d'un **plan** tandis que dans le plan \mathbb{R}^2 , c'est l'équation d'une **droite**! 

► Exemples :

(i) Considérons

$$E = \{(t, 2t) : t \in \mathbb{R}\} \subseteq \mathbb{R}^2.$$

Montrons que E est un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^2 et décrivons quel type de sous-espace vectoriel il s'agit. On applique la Proposition 4.1 (i). On voit que pour $t = 0$, le point $(0, 2 \times 0) = (0, 0) \in E$. Soient alors $\lambda \in \mathbb{R}$ et $(x, y), (x', y') \in E$. Puisque $(x, y) \in E$, il existe $t \in \mathbb{R}$ tel que $(x, y) = (t, 2t)$. De même, puisque $(x', y') \in E$, il existe⁵ $t' \in \mathbb{R}$ tel que $(x', y') = (t', 2t')$. On calcule alors

$$\lambda(x, y) + (x', y') = \lambda(t, 2t) + (t', 2t') = (\lambda t + t', 2\lambda t + 2t') = (T, 2T)$$

pour $T = \lambda t + t'$ de sorte que $\lambda(x, y) + (x', y') \in E$ et que E est un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^2 . Pour voir de quel type de sous-espace il s'agit, on voit que E ne dépend que d'un paramètre⁶ si bien que E est de dimension 1. On sait alors qu'il s'agit d'une droite passant par l'origine. Pour savoir laquelle, il suffit de remarquer que pour point $(x, y) \in E$, il existe $t \in \mathbb{R}$ tel que $(x, y) = (t, 2t)$. Autrement dit, $x = t$ et $y = 2t$ si bien que $y = 2x$ et ainsi le sous-espace vectoriel E n'est rien d'autre que la droite de \mathbb{R}^2 d'équation $y = 2x$. On pouvait également raisonner en remarquant que

$$E = \{t(1, 2) : t \in \mathbb{R}\}$$

de sorte que E est constitué de tous les vecteurs colinéaires à $(1, 2)$, autrement dit E est la droite passant par $(0, 0)$ et dirigée par $(1, 2)$, ce qui redonne bien la droite d'équation $y = 2x$.

(ii) Je vous laisse vérifier à titre d'exercice que de la même façon

$$E = \{(t, 2t, -t) : t \in \mathbb{R}\} \subseteq \mathbb{R}^3$$

est un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^3 qui n'est autre que la droite de \mathbb{R}^3 passant par l'origine et dirigée par le vecteur $(1, 2, -1)$.

⁵. Attention ici à bien prendre une notation différente puisqu'*a priori*, $t \neq t'$ puisque (x, y) n'a aucune raison d'être égal à (x', y') .

⁶. À savoir t .

4.1.2 Bases et dimension

La notion de base est une notion extrêmement importante et utile en algèbre linéaire. Nous n'avons pas le temps ici de refaire un cours sur le sujet mais voici les éléments importants à connaître, en particulier dans le cas de \mathbb{R}^2 et \mathbb{R}^3 . Commençons par une définition essentielle.

Définition 4.1 (Bases canoniques) La **base canonique** de \mathbb{R}^2 est la famille (e_1, e_2) où $e_1 = (1, 0)$ et $e_2 = (0, 1)$.

De même, la **base canonique** de \mathbb{R}^3 est la famille (e_1, e_2, e_3) où $e_1 = (1, 0, 0)$ et $e_2 = (0, 1, 0)$ et $e_3 = (0, 0, 1)$.

► **Remarque** : Dans le cas de \mathbb{R}^2 , tout élément $(x, y) \in \mathbb{R}^2$ s'écrit de **manière unique**

$$(x, y) = x(1, 0) + y(0, 1) = xe_1 + ye_2.$$

Ainsi, on peut reconstituer tout vecteur de \mathbb{R}^2 à partir de combinaisons linéaires de la base canonique et ce de manière unique. Ainsi, une base constitue les "briques de bases" optimales à partir desquelles on peut reconstruire tout l'espace vectoriel par addition et multiplication par des scalaires⁷. De plus, tout un tas de propriétés des applications linéaires que l'on verra en section suivante vont pouvoir s'étudier sur les vecteurs de la base canonique ou plus généralement d'une base quelconque!

Par ailleurs, on voit que pour connaître un vecteur de \mathbb{R}^2 , il suffit de connaître sa composante $x \in \mathbb{R}$ devant e_1 et $y \in \mathbb{R}$ devant e_2 . On a donc besoin de se donner deux nombres réels⁸ pour déterminer un élément de \mathbb{R}^2 , c'est pour cela qu'on dit que \mathbb{R}^2 est de **dimension 2**. De manière intuitive, la dimension correspond au nombre de paramètres à fixer pour déterminer n'importe quel vecteur de manière unique dans un espace vectoriel, ou de manière équivalente au nombre de directions indépendantes dont vous disposez dans l'espace en question. On voit bien que dans le plan \mathbb{R}^2 on a deux directions indépendantes et donc que \mathbb{R}^2 est de dimension 2 tandis que dans l'espace \mathbb{R}^3 on a trois directions indépendantes et donc que \mathbb{R}^3 est de dimension 3.

Rappelons alors la définition suivante.

Définition 4.2 Deux vecteurs non nuls (x, y) et (x', y') de \mathbb{R}^2 sont dits **colinéaires** s'il existe $\lambda \in \mathbb{R}$ tel que

$$(x, y) = \lambda(x', y') \iff \begin{cases} x = \lambda x' \\ y = \lambda y' \end{cases}$$

De même, deux vecteurs non nuls (x, y, z) et (x', y', z') de \mathbb{R}^3 sont dits **colinéaires** s'il existe $\lambda \in \mathbb{R}$ tel que

$$(x, y, z) = \lambda(x', y', z') \iff \begin{cases} x = \lambda x' \\ y = \lambda y' \\ z = \lambda z' \end{cases}$$

► **Exemple** : Deux vecteurs sont donc colinéaires s'ils sont proportionnels. En particulier, les vecteurs $(1, -2)$ et $(-2, 4)$ sont colinéaires car $(-2, 4) = -2(1, -2)$ tandis que les vecteurs $(1, 2, 0)$ et $(0, 1, 1)$ ne sont pas colinéaires. En effet, s'il existait $\lambda \in \mathbb{R}$ tel que $(1, 2, 0) = \lambda(0, 1, 1)$, on aurait

$$\begin{cases} 1 = \lambda \times 0 \\ 2 = \lambda \\ 0 = \lambda \end{cases} \iff \begin{cases} 1 = 0 \\ 2 = \lambda \\ 0 = \lambda \end{cases}$$

ce qui est absurde!

On décrit alors comment obtenir des bases des sous-espaces vectoriels non nuls⁹ de \mathbb{R}^2 et \mathbb{R}^3 .

7. Qui sont les seules opérations autorisées dans un tel espace!

8. Le nombre de vecteurs de la base.

9. En effet, l'espace vectoriel nul n'admet pas de base.

Proposition 4.2

- (i) 1. Soit E un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^2 de dimension 1. Alors on sait que E est **une droite passant par l'origine** et **une base de E est simplement donnée par tout vecteur directeur** de la droite en question.
2. Si maintenant E est de dimension 2, alors $E = \mathbb{R}^2$ et une base de E comporte nécessairement deux vecteurs et $(x_1, y_1), (x_2, y_2) \in \mathbb{R}^2$ est alors une base de \mathbb{R}^2 si, et seulement si,

$$\det \begin{pmatrix} x_1 & x_2 \\ y_1 & y_2 \end{pmatrix} \neq 0.$$

- (ii) 1. Soit E un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^3 de dimension 1. Alors on sait que E est **une droite passant par l'origine** et **une base de E est simplement donnée par tout vecteur directeur** de la droite en question.
2. Si maintenant E est de dimension 2, alors E est un plan P d'équation

$$ax + by + cz = 0.$$

Une base de E comporte alors nécessairement deux vecteurs et deux vecteurs $(x_1, y_1, z_1), (x_2, y_2, z_2) \in \mathbb{R}^3$ forment une base de P si, et seulement si, ces deux vecteurs sont **dans P** , autrement dit si, et seulement si,

$$ax_1 + by_1 + cz_1 = ax_2 + by_2 + cz_2 = 0$$

et (x_1, y_1, z_1) et (x_2, y_2, z_2) ne sont **pas colinéaires**.

3. Enfin si E est de dimension 3, alors $E = \mathbb{R}^3$ et une base de E comporte nécessairement trois vecteurs et $(x_1, y_1, z_1), (x_2, y_2, z_2), (x_3, y_3, z_3) \in \mathbb{R}^3$ est alors une base de \mathbb{R}^3 si, et seulement si,

$$\det \begin{pmatrix} x_1 & x_2 & x_3 \\ y_1 & y_2 & y_3 \\ z_1 & z_2 & z_3 \end{pmatrix} \neq 0.$$

► Remarques :

- (i) Noter que la matrice

$$\begin{pmatrix} x_1 & x_2 \\ y_1 & y_2 \end{pmatrix}$$

est obtenue en plaçant le premier vecteur (x_1, y_1) dans la première colonne et le second vecteur (x_2, y_2) dans la seconde colonne. Par ailleurs, je rappelle la règle pour calculer le déterminant d'une matrice carrée de taille 2 :

$$\det \begin{pmatrix} x_1 & x_2 \\ y_1 & y_2 \end{pmatrix} = x_1 y_2 - x_2 y_1.$$

- (ii) De même, noter que la matrice

$$\begin{pmatrix} x_1 & x_2 & x_3 \\ y_1 & y_2 & y_3 \\ z_1 & z_2 & z_3 \end{pmatrix}$$

est obtenu en plaçant le premier vecteur (x_1, y_1, z_1) dans la première colonne et le second vecteur (x_2, y_2, z_2) dans la deuxième colonne et enfin le troisième vecteur (x_3, y_3, z_3) dans la dernière colonne. Par ailleurs, je rappelle la règle dite de Sarrus pour calculer le déterminant d'une matrice carrée de taille 3 :

$$\det \begin{pmatrix} x_1 & x_2 & x_3 \\ y_1 & y_2 & y_3 \\ z_1 & z_2 & z_3 \end{pmatrix} = x_1 y_2 z_3 + x_2 y_3 z_1 + x_3 y_1 z_2 - z_1 y_2 x_3 - z_2 y_3 x_1 - z_3 y_1 x_2.$$

avec

$$\left(\begin{array}{ccc|cc} x_1 & x_2 & x_3 & x_1 & x_2 \\ y_1 & y_2 & y_3 & y_1 & y_2 \\ z_1 & z_2 & z_3 & z_1 & z_2 \end{array} \right) \text{ et } \left(\begin{array}{ccc|cc} x_1 & x_2 & x_3 & x_1 & x_2 \\ y_1 & y_2 & y_3 & y_1 & y_2 \\ z_1 & z_2 & z_3 & z_1 & z_2 \end{array} \right).$$

► Exemples :

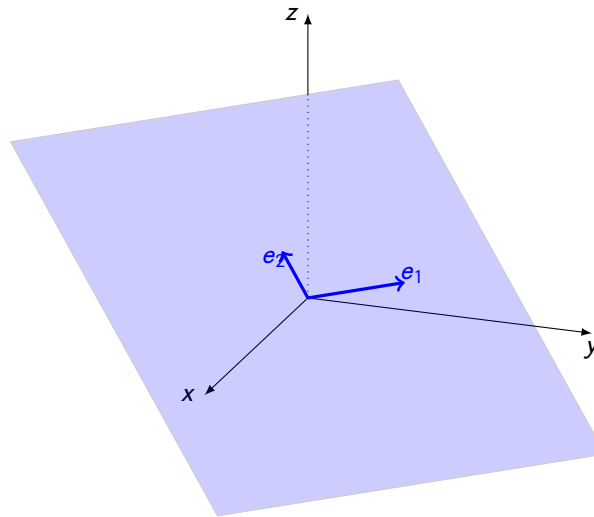
- (i) Dans l'exemple (i) page 57, $e_1 = (1, 2)$ est une base de E .
- (ii) Dans l'exemple (ii) page 57, $e_1 = (1, 2, -1)$ est une base de E .
- (iii) On considère le plan P de \mathbb{R}^3 donné par

$$x + y - z = 0.$$

On peut soit deviner deux vecteurs de ce plan, comme par exemple ¹⁰ $(-1, 1, 0)$ et $(1, 0, 1)$ et on voit alors que ces vecteurs sont non colinéaires car sinon il existerait $\lambda \in \mathbb{R}$ tel que

$$(-1, 1, 0) = \lambda(1, 0, 1) \text{ soit } \begin{cases} -1 = \lambda \\ 1 = \lambda \times 0 \\ 0 = \lambda \end{cases}$$

ce qui est absurde. Cela se voit sur un dessin : les deux vecteurs forment deux directions indépendantes dans le plan P .



On en déduit que (e_1, e_2) est une base de P avec $e_1 = (-1, 1, 0)$ et $e_2 = (1, 0, 1)$. Une méthode plus systématique pour trouver une telle base est d'écrire que $(x, y, z) \in P$ si, et seulement si, $x + y - z = 0$ soit si, et seulement si, $x = z - y$ soit

$$(x, y, z) = (z - y, y, z) = z(1, 0, 1) + y(-1, 1, 0)$$

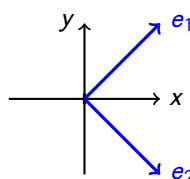
pour $y, z \in \mathbb{R}$ et on voit alors apparaître nos deux vecteurs $(-1, 1, 0)$ et $(1, 0, 1)$. Noter qu'on n'a pas unicité d'une base! L'écriture

$$x + y - z = 0 \iff z = x + y$$

fournit que $(x, y, z) \in P$ si, et seulement si, $(x, y, z) = (x, y, x + y) = x(1, 0, 1) + y(0, 1, 1)$ et par conséquent que $(1, 0, 1)$ et $(0, 1, 1)$ forment également une base de P !

- (iv) Terminons par le fait que $e_1 = (1, 1)$ et $e_2 = (1, -1)$ forment une base de \mathbb{R}^2 car

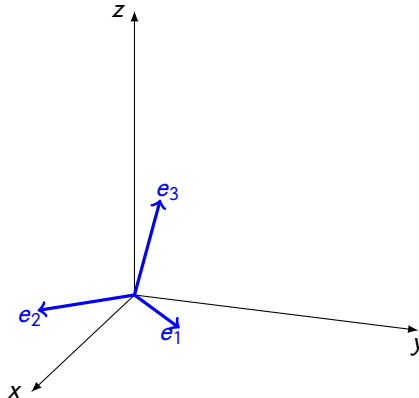
$$\det \begin{pmatrix} 1 & 1 \\ 1 & -1 \end{pmatrix} = -1 - 1 = -2 \neq 0.$$



¹⁰. $(-1, 1, 0) \in P$ car $-1 + 1 - 0 = 0$ et $(1, 0, 1) \in P$ car $1 + 0 - 1 = 0$.

Encore une fois, cela se voit sur un dessin, les deux directions de e_1 et e_2 sont indépendantes! Enfin, les vecteurs $e_1 = (1, 1, 0)$, $e_2 = (1, -1, 0)$ et $e_3 = (-1, 0, 1)$ forment une base de \mathbb{R}^3 car

$$\det \begin{pmatrix} 1 & 1 & -1 \\ 1 & -1 & 0 \\ 0 & 0 & 1 \end{pmatrix} = -1 + 0 + 0 - 0 - 0 - 1 = -2 \neq 0.$$



Encore une fois, cela se voit sur un dessin, les trois directions de e_1 , e_2 et e_3 sont indépendantes!

4.1.3 Produit scalaire et orthogonalité

Passons à présent à un outil capital pour cette partie du cours, à savoir le produit scalaire. Il s'agit d'un outil indispensable pour, à la fois, parler d'**angles** et de **distances** et en particulier d'**orthogonalité**. Commençons par rappeler la définition.

Définition 4.3 (Produit scalaire et norme)

- (i) On définit le **produit scalaire** de deux vecteurs (x, y) et (x', y') de \mathbb{R}^2 , et l'on note $(x, y) \cdot (x', y')$ le **nombre réel**

$$(x, y) \cdot (x', y') = xx' + yy'.$$

On définit alors la **norme** d'un vecteur $(x, y) \in \mathbb{R}^2$, et l'on note $||(x, y)||$ le **réel positif**

$$||(x, y)|| = \sqrt{x^2 + y^2}.$$

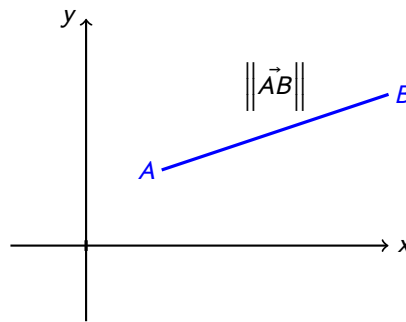
- (ii) De même, on définit le **produit scalaire** de deux vecteurs (x, y, z) et (x', y', z') de \mathbb{R}^3 , et l'on note $(x, y, z) \cdot (x', y', z')$ le **nombre réel**

$$(x, y, z) \cdot (x', y', z') = xx' + yy' + zz'.$$

On définit alors la **norme** d'un vecteur $(x, y, z) \in \mathbb{R}^3$, et l'on note $||(x, y, z)||$ le **réel positif**

$$||(x, y, z)|| = \sqrt{x^2 + y^2 + z^2}.$$

► **Remarque** : Géométriquement, la norme $||\vec{u}||$ d'un vecteur \vec{u} de \mathbb{R}^2 (resp. de \mathbb{R}^3) représente la longueur du vecteur \vec{u} . Il s'agit donc d'un outil pour calculer des distances puisque par exemple, la distance d'un segment $[AB]$ sera donnée par $||\vec{AB}||$.

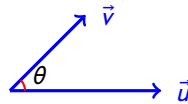


Noter par ailleurs que pour tous vecteurs \vec{u} et \vec{v} de \mathbb{R}^2 (resp. de \mathbb{R}^3), le produit scalaire est symétrique dans le sens où $\vec{u} \cdot \vec{v} = \vec{v} \cdot \vec{u}$.

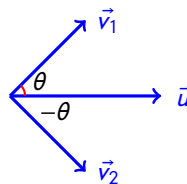
Vous connaissez alors probablement déjà la proposition suivante qui donne une expression alternative du produit scalaire et fait ainsi le lien entre ce nombre réel et **l'angle** entre deux vecteurs.

Proposition 4.3 Soient \vec{u} et \vec{v} deux vecteurs de \mathbb{R}^2 (resp. \mathbb{R}^3) d'angle $\theta \in [0, \pi]$, alors on a

$$\vec{u} \cdot \vec{v} = \|\vec{u}\| \times \|\vec{v}\| \times \cos(\theta).$$



► **Remarque** : La Proposition 4.3 permet ainsi de déterminer en calculant le produit scalaire de deux vecteurs le cosinus de l'angle entre ces deux vecteurs. ⚠ Mais **attention** au fait que cela ne permet pas exactement d'obtenir l'angle mais **uniquement** l'angle au signe près puisqu'il nous manque la valeur du sinus pour complètement déterminer un angle. Ainsi, on a que $\vec{u} \cdot \vec{v}_1 = \vec{u} \cdot \vec{v}_2$ dans la configuration ci-dessous! ⚠



► **Exemples** :

(i) Soient $\vec{u} = (1, 1)$ et $\vec{v} = (1, 0)$. On a alors que $\vec{u} \cdot \vec{v} = 1$ et

$$\|\vec{u}\| = \sqrt{1^2 + 1^2} = \sqrt{2} \quad \text{et} \quad \|\vec{v}\| = \sqrt{1^2 + 0^2} = 1$$

si bien que la Proposition 4.3 implique que $\vec{u} \cdot \vec{v} = \sqrt{2} \cos(\theta)$ où θ est l'angle entre \vec{u} et \vec{v} . On en déduit que $\cos(\theta) = \frac{1}{\sqrt{2}} = \frac{\sqrt{2}}{2}$. Cela implique alors que $\theta = \pm \frac{\pi}{4}$ modulo 2π !

(ii) Soient $\vec{u} = (1, 1, 0)$ et $\vec{v} = (1, -1, 0)$. On a alors que $\vec{u} \cdot \vec{v} = 0$ et¹¹

$$\|\vec{u}\| = \sqrt{1^2 + 1^2 + 0^2} = \sqrt{2} \quad \text{et} \quad \|\vec{v}\| = \sqrt{1^2 + (-1)^2 + 0^2} = \sqrt{1 + 1} = \sqrt{2}$$

si bien que la Proposition 4.3 implique que $\vec{u} \cdot \vec{v} = 2 \cos(\theta)$ où θ est l'angle entre \vec{u} et \vec{v} . On en déduit que $\cos(\theta) = 0$. Cela implique alors que $\theta = \pm \frac{\pi}{2}$ modulo 2π ! On peut donc en particulier en conclure que les vecteurs \vec{u} et \vec{v} sont **perpendiculaires**!

¹¹. Attention ici qu'on a bien un $(-1)^2$ dans le calcul de $\|\vec{v}\|$ et **PAS** un -1^2 !

On vient de toucher du doigt la propriété essentielle du produit scalaire : il permet de **détecter l'orthogonalité de deux vecteurs**.

Proposition 4.4 Soient \vec{u} et \vec{v} deux vecteurs de \mathbb{R}^2 (resp. \mathbb{R}^3). Alors \vec{u} et \vec{v} sont dits **orthogonaux** (ou **perpendiculaires**) et on note $\vec{u} \perp \vec{v}$, si, et seulement si $\vec{u} \cdot \vec{v} = 0$.

► **Remarque** : Cela découle de la Proposition 4.3 puisque si $\vec{u} \cdot \vec{v} = 0$ alors le cosinus de l'angle entre \vec{u} et \vec{v} est nul ! Il faut donc **impérativement** penser à utiliser un produit scalaire pour traduire une condition d'orthogonalité dans un énoncé !

Venons-en alors aux deux dernières notions concernant l'orthogonalité qui nous seront utiles. La première est celle **d'orthogonal à un sous-espace vectoriel**.

Définition 4.4 Soit E un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^2 (resp. de \mathbb{R}^3). On appelle alors **orthogonal de E** et on note E^\perp l'ensemble de tous les vecteurs de \mathbb{R}^2 (resp. de \mathbb{R}^3) orthogonaux à tous les vecteurs de E .

On a alors la proposition suivante qui décrit E^\perp dans chacun des cas possibles pour E dans \mathbb{R}^2 et dans \mathbb{R}^3 en regard de la Proposition 4.1.

Proposition 4.5 Soit E un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^2 (resp. de \mathbb{R}^3). Alors E^\perp est un sous-espace vectoriel de \mathbb{R}^2 (resp. de \mathbb{R}^3) et :

- (i)
 1. Si $E = \{(0, 0)\}$, alors $E^\perp = \mathbb{R}^2$;
 2. Si $E = \mathbb{R}^2$, alors $E^\perp = \{(0, 0)\}$;
 3. Si E est droite d'équation $ax + by = 0$ avec $(a, b) \neq (0, 0)$, alors E^\perp est la droite dirigée par (a, b) , autrement dit la droite d'équation $-bx + ay = 0$.
- (ii)
 1. Si $E = \{(0, 0, 0)\}$, alors $E^\perp = \mathbb{R}^3$;
 2. Si $E = \mathbb{R}^3$, alors $E^\perp = \{(0, 0, 0)\}$;
 3. Si E est un plan d'équation $ax + by + cz = 0$ avec $(a, b, c) \neq (0, 0, 0)$, alors E^\perp est la droite dirigée par (a, b, c) ;
 4. Si E est une droite dirigée par $(a, b, c) \neq (0, 0, 0)$, alors E^\perp est le plan d'équation $ax + by + cz = 0$.

► **Remarque** : Il n'est pas essentiel de retenir ce théorème par cœur. C'est en revanche un bon exercice de se convaincre intuitivement que l'orthogonal d'une droite du plan est une droite et que dans l'espace l'orthogonal d'une droite est un plan tandis que l'orthogonal d'un plan est une droite. Pour une visualisation, je vous renvoie aux pages suivantes <https://www.math.u-psud.fr/~destagnol/droiteorth.html> et <https://www.math.u-psud.fr/~destagnol/planorth.html>. Pour le reste, il est surtout important de savoir déterminer E^\perp en pratique comme dans la liste d'exemples ci-dessous, qui comme vous allez le voir revient à utiliser le produit scalaire¹² !

► **Exemples** : Les trois exemples ci-dessous correspondent aux illustrations sur <https://www.math.u-psud.fr/~destagnol/droiteorth.html> et <https://www.math.u-psud.fr/~destagnol/planorth.html>.

- (i) **Orthogonal d'une droite dans le plan** : Considérons la droite D de \mathbb{R}^2 dirigée par le vecteur $(2, 1)$, autrement dit la droite d'équation $x = 2y$ soit $x - 2y = 0$. On a alors deux méthodes. Soit on remarque que

$$D = \{(x, y) \in \mathbb{R}^2 : x - 2y = 0\} = \{(x, y) \in \mathbb{R}^2 : (x, y) \cdot (1, -2) = 0\}$$

¹². Ce n'est pas une surprise, E^\perp est défini par la notion d'orthogonalité !

en utilisant que $(x, y) \cdot (1, -2) = x - 2y$. Cela implique que D est l'ensemble des points orthogonaux au vecteur $(1, -2)$ et donc D^\perp est la droite engendrée par $(1, -2)$, c'est-à-dire la droite d'équation $y = -2x$ soit $x + 2y = 0$.

On peut aussi raisonner à partir du vecteur directeur de D . Puisque D est dirigée par $(2, 1)$, D^\perp est par définition constitué de tous les éléments $(x, y) \in \mathbb{R}^2$ orthogonaux à $(2, 1)$. Autrement dit,

$$D^\perp = \{(x, y) \in \mathbb{R}^2 : (x, y) \cdot (2, 1) = 0\} = \{(x, y) \in \mathbb{R}^2 : 2x + y = 0\}$$

et on retrouve (heureusement!) la droite d'équation $y = -2x$ dirigée par $(1, -2)$.

- (ii) **Orthogonal d'une droite dans l'espace** : Soit D la droite de \mathbb{R}^3 dirigée par $(1, 0, -1)$. Par définition, D^\perp est l'ensemble des $(x, y, z) \in \mathbb{R}^3$ orthogonaux à $(1, 0, -1)$ de sorte que

$$D^\perp = \{(x, y, z) \in \mathbb{R}^3 : (x, y, z) \cdot (1, 0, -1) = 0\} = \{(x, y, z) \in \mathbb{R}^3 : x - z = 0\}$$

et par conséquent D^\perp est le plan d'équation $x = z$.

- (iii) **Orthogonal d'un plan dans l'espace** : Considérons le plan P de \mathbb{R}^3 d'équation $x - z = 0$. On a ainsi

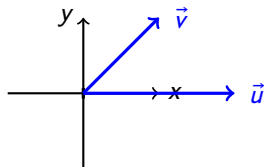
$$P = \{(x, y, z) \in \mathbb{R}^3 : x - z = 0\} = \{(x, y, z) \in \mathbb{R}^3 : (x, y, z) \cdot (1, 0, -1) = 0\}$$

si bien que P est l'ensemble des vecteurs $(x, y, z) \in \mathbb{R}^3$ orthogonaux à $(1, 0, -1)$ et ainsi P^\perp est la droite de \mathbb{R}^3 dirigée par $(1, 0, -1)$. On retrouve la droite D de (ii), ce n'est pas un hasard puisqu'on a vu que $D^\perp = P$ et donc $P^\perp = (D^\perp)^\perp$ et on peut établir que $(E^\perp)^\perp = E$ pour tout sous-espace vectoriel E de \mathbb{R}^2 ou \mathbb{R}^3 .

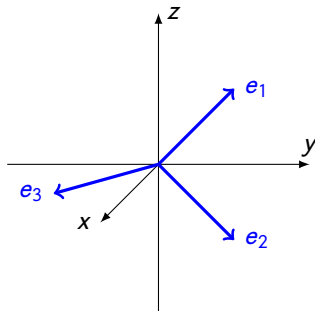
On finit par introduire un type de bases particulier qui va jouer un rôle important dans la suite, à savoir **les bases orthonormées**.

Définition 4.5 Une base d'un espace vectoriel est dite **orthonormée** si tous les vecteurs qui la composent sont de norme 1 et orthogonaux deux à deux. On notera souvent **BON** pour base orthonormée.

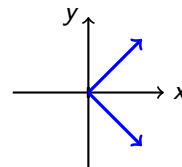
► **Remarques** : Pour vérifier qu'une base est orthonormée, il faut donc vérifier trois points : qu'on a bien une base en utilisant la Proposition 4.2, puis que les vecteurs sont orthogonaux deux à deux¹³ et enfin calculer la norme de chacun des vecteurs et vérifier que cette norme vaut 1. Par ailleurs, une base orthonormée doit se reconnaître à l'œil sur un dessin. Voici un exemple dans \mathbb{R}^2 .



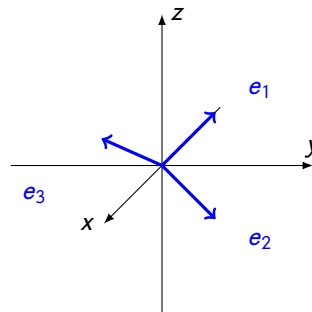
Un exemple de base non orthonormée (les vecteurs ne sont pas orthogonaux et pas tous de norme 1). Et dans \mathbb{R}^3 .



Un exemple de base non orthonormée (les vecteurs ne sont pas orthogonaux 2 à 2 et pas tous de norme 1).



Un exemple de base orthonormée (les vecteurs sont orthogonaux 2 à 2 et tous de norme 1).



Un exemple de base orthonormée (les vecteurs sont orthogonaux 2 à 2 et tous de norme 1).

¹³. Noter que si la base ne comporte qu'un élément, il n'y a rien à faire lors de cette étape ! Et pour vérifier cette orthogonalité, il faut bien sûr penser au produit scalaire !

► Exemples :

- (i) Évidemment, on vérifie que les bases canoniques de \mathbb{R}^2 et \mathbb{R}^3 sont des BONS.
- (ii) La base $e_1 = (1, 1)$ et $e_2 = (1, -1)$ de \mathbb{R}^2 de la page 60 est une base¹⁴. On a $e_1 \cdot e_2 = 0$ mais $\|e_1\| = \|e_2\| = \sqrt{2}$ donc il ne s'agit pas d'une BON. En revanche, en posant $e'_1 = \frac{1}{\sqrt{2}}e_1$ et $e'_2 = \frac{1}{\sqrt{2}}e_2$, on peut vérifier que (e'_1, e'_2) reste une base de \mathbb{R}^2 , que $e'_1 \cdot e'_2 = 0$ et que $\|e'_1\| = \|e'_2\| = 1$ si bien que (e'_1, e'_2) est une BON de \mathbb{R}^2 .
- (iii) Posons alors $e_1 = \frac{1}{\sqrt{2}}(1, 0, -1)$, $e_2 = (0, 1, 0)$ et $e_3 = \frac{1}{\sqrt{2}}(-1, 0, -1)$. Je vous laisse vérifier que (e_1, e_2, e_3) est une base de \mathbb{R}^3 et vérifier que $e_1 \cdot e_2 = e_1 \cdot e_3 = e_2 \cdot e_3 = 0$ et $\|e_1\| = \|e_2\| = \|e_3\| = 1$, autrement dit que (e_1, e_2, e_3) est une BON de \mathbb{R}^3 .

4.2 Applications linéaires

4.2.1 Définitions

Une application linéaire est simplement une application qui respecte la structure d'espace vectoriel : l'image de la somme de deux vecteurs doit être la somme des images, l'image de deux fois un vecteur doit être deux fois l'image et ainsi de suite. Autrement dit ce sont les applications *intéressantes* à étudier sur les espaces vectoriels. On a la définition précise suivante.

Définition 4.6 (Application linéaire)

(i) Soit $f : \mathbb{R}^2 \rightarrow \mathbb{R}^2$ est une **application linéaire** si, et seulement si,

$$\forall \lambda \in \mathbb{R}, \quad \forall (x, y), (x', y') \in \mathbb{R}^2, \quad f(\lambda(x, y) + (x', y')) = f(\lambda x + x', \lambda y + y') = \lambda f(x, y) + f(x', y').$$

(ii) Soit $f : \mathbb{R}^3 \rightarrow \mathbb{R}^3$ est une **application linéaire** si, et seulement si,

$$\begin{aligned} \forall \lambda \in \mathbb{R}, \quad \forall (x, y, z), (x', y', z') \in \mathbb{R}^3, \quad f(\lambda(x, y, z) + (x', y', z')) &= f(\lambda x + x', \lambda y + y', \lambda z + z') \\ &= \lambda f(x, y, z) + f(x', y', z'). \end{aligned}$$

► **Remarque :** Prenant $y = 0$ et $\lambda = 0$ il vient que si f est linéaire, alors $f(0) = 0$.

► Exemples :

(i) On considère l'application suivante

$$f : \begin{cases} \mathbb{R}^2 & \longrightarrow \mathbb{R}^2 \\ (x, y) & \longmapsto (-y, x + y). \end{cases}$$

Vérifions alors que f est une application linéaire. Pour ce faire, on se fixe $\lambda \in \mathbb{R}$ et $(x, y), (x', y') \in \mathbb{R}^2$. On calcule alors

$$f(\lambda(x, y) + (x', y')) = f(\lambda x + x', \lambda y + y') = (-\lambda y - y', \lambda x + x' + \lambda y + y')$$

par définition de f . On regroupe alors les termes en λ d'un côté et le reste d'un autre côté pour obtenir

$$f(\lambda(x, y) + (x', y')) = \lambda(-y, x + y) + (-y', x' + y')$$

où l'on reconnaît $f(x, y) = (-y, x + y)$ et $f(x', y') = (-y', x' + y')$ de sorte que

$$f(\lambda(x, y) + (x', y')) = \lambda f(x, y) + f(x', y').$$

L'application f est donc bien une application linéaire!

(ii) Vérifiez que l'application

$$f : \begin{cases} \mathbb{R}^3 & \longrightarrow \mathbb{R}^3 \\ (x, y, z) & \longmapsto (-y, x + y, z + 3y) \end{cases}$$

est une application linéaire!

¹⁴. On l'a montré en page 60.

4.2.2 Matrice d'une application linéaire

Un outil très utile pour étudier les applications linéaires est de passer par leur matrices. Il y a en fait équivalence entre les applications linéaires et les matrices associées comme on va le voir. Il faut simplement être prudent et toujours spécifier dans quelle base on écrit la matrice! Commençons alors par la **matrice d'une application linéaire** dans la base canonique¹⁵.

Définition 4.7 (Matrice dans la base canonique)

- (i) Soit $f : \mathbb{R}^2 \rightarrow \mathbb{R}^2$ une application linéaire et (e_1, e_2) la base canonique de \mathbb{R}^2 . La matrice $M \in \mathcal{M}_2(\mathbb{R})$ de f dans la base canonique est alors la matrice dont la première colonne est le vecteur $f(e_1) = f(1, 0) \in \mathbb{R}^2$ et la seconde colonne est le vecteur $f(e_2) = f(0, 1) \in \mathbb{R}^2$. Autrement dit,

$$M = \begin{pmatrix} f(e_1) & f(e_2) \\ | & | \\ | & | \end{pmatrix}.$$

- (ii) Soit $f : \mathbb{R}^3 \rightarrow \mathbb{R}^3$ une application linéaire et (e_1, e_2, e_3) la base canonique de \mathbb{R}^3 . La matrice $M \in \mathcal{M}_3(\mathbb{R})$ de f dans la base canonique est alors la matrice dont la première colonne est le vecteur $f(e_1) = f(1, 0, 0) \in \mathbb{R}^3$, la deuxième colonne est le vecteur $f(e_2) = f(0, 1, 0) \in \mathbb{R}^3$ et la troisième colonne est le vecteur $f(e_3) = f(0, 0, 1) \in \mathbb{R}^3$. Autrement dit,

$$M = \begin{pmatrix} f(e_1) & f(e_2) & f(e_3) \\ | & | & | \\ | & | & | \\ | & | & | \end{pmatrix}.$$

► Exemples :

- (i) Reprenons l'exemple (i) de la page 65. On calcule $f(e_1) = f(1, 0) = (-0, 1 + 0) = (0, 1)$ tandis que $f(e_2) = f(0, 1) = (-1, 0 + 1) = (-1, 1)$. Ainsi la matrice M de f dans la base canonique est donnée par

$$M = \begin{pmatrix} f(e_1) & f(e_2) \\ 0 & -1 \\ 1 & 1 \end{pmatrix}.$$

- (ii) De même, reprenons l'exemple (ii) de la page 65. On calcule $f(e_1) = f(1, 0, 0) = (0, 1, 0)$, $f(e_2) = f(0, 1, 0) = (-1, 1, 3)$ tandis que $f(e_3) = f(0, 0, 1) = (0, 0, 1)$. Ainsi la matrice M de f dans la base canonique est donnée par

$$M = \begin{pmatrix} f(e_1) & f(e_2) & f(e_3) \\ 0 & -1 & 0 \\ 1 & 1 & 0 \\ 0 & 3 & 1 \end{pmatrix}.$$

On généralise un petit peu cette notion à présent pour parler de la matrice d'une application linéaire dans une base quelconque, ce qui nous donnera un peu plus de flexibilité et nous sera utile au chapitre suivant.

Définition 4.8 (Matrice dans une base quelconque)

- (i) Soient $f : \mathbb{R}^2 \rightarrow \mathbb{R}^2$ et (b_1, b_2) une base (potentiellement différente de la base canonique). Alors il existe $(m_{ij})_{1 \leq i, j \leq 2} \in \mathbb{R}^4$ tels que

$$f(b_1) = m_{11}b_1 + m_{21}b_2 \quad \text{et} \quad f(b_2) = m_{12}b_1 + m_{22}b_2$$

¹⁵. Il est impératif de bien comprendre ce passage d'une application linéaire à sa matrice!

et la matrice M de f dans la base (b_1, b_2) est donnée par

$$M = \begin{matrix} & \begin{matrix} f(b_1) & f(b_2) \end{matrix} \\ \begin{matrix} b_1 \\ b_2 \end{matrix} & \begin{pmatrix} m_{11} & m_{12} \\ m_{21} & m_{22} \end{pmatrix} \end{matrix}.$$

(ii) Soient $f : \mathbb{R}^3 \rightarrow \mathbb{R}^3$ et (b_1, b_2, b_3) une base (potentiellement différente de la base canonique).

Alors il existe $(m_{ij})_{1 \leq i, j \leq 3} \in \mathbb{R}^9$ tels que

$$f(b_1) = m_{11}b_1 + m_{21}b_2 + m_{31}b_3, \quad f(b_2) = m_{12}b_1 + m_{22}b_2 + m_{32}b_3 \quad \text{et} \quad f(b_3) = m_{13}b_1 + m_{23}b_2 + m_{33}b_3$$

et la matrice M de f dans la base (b_1, b_2, b_3) est donnée par

$$M = \begin{matrix} & \begin{matrix} f(b_1) & f(b_2) & f(b_3) \end{matrix} \\ \begin{matrix} b_1 \\ b_2 \\ b_3 \end{matrix} & \begin{pmatrix} m_{11} & m_{12} & m_{13} \\ m_{21} & m_{22} & m_{23} \\ m_{31} & m_{32} & m_{33} \end{pmatrix} \end{matrix}.$$

► **Remarques :**

- (i) Essayez de vous convaincre qu'en choisissant les bases canoniques, on retombe sur le Définition 4.7.
- (ii) Si l'on vous demande d'écrire la matrice d'une application linéaire f de \mathbb{R}^3 dans une base (b_1, b_2, b_3) , la méthode est de calculer $f(b_1)$ et d'essayer de trouver m_{11}, m_{21}, m_{31} tels que $f(b_1) = m_{11}b_1 + m_{21}b_2 + m_{31}b_3$. En remplaçant b_1, b_2, b_3 par leurs expressions dans la base canonique (cela revient à résoudre un système linéaire en m_{11}, m_{21}, m_{31} qui admettra une unique solution). On fait alors de même avec $f(b_2)$ et $f(b_3)$. C'est donc relativement long et pénible et on ne vous le demandera donc sûrement pas mais si vous souhaitez approfondir cela, je vous renvoie à l'exemple ci-dessous. Si en revanche on vous demande seulement de vérifier comme ici que la matrice de f dans la base (b_1, b_2, b_3) est donnée par

$$\begin{pmatrix} m_{11} & m_{12} & m_{13} \\ m_{21} & m_{22} & m_{23} \\ m_{31} & m_{32} & m_{33} \end{pmatrix}$$

alors cela revient à la simple vérification que les relations

$$f(b_1) = m_{11}b_1 + m_{21}b_2 + m_{31}b_3, \quad f(b_2) = m_{12}b_1 + m_{22}b_2 + m_{32}b_3 \quad \text{et} \quad f(b_3) = m_{13}b_1 + m_{23}b_2 + m_{33}b_3$$

sont vraies, ce qui est beaucoup plus commode!

► **Exemple :** Reprenons l'exemple (ii) de la page 65 et écrivons sa matrice dans la base $b_1 = (1, 1, 0)$, $b_2 = (1, -1, 0)$ et $b_3 = (-1, 0, 1)$ de la page 61. On calcule alors $f(b_1) = f(1, 1, 0) = (-1, 2, 3)$ et on cherche α, β, γ tels que

$$(-1, 2, 3) = \alpha b_1 + \beta b_2 + \gamma b_3 \quad \text{soit} \quad (-1, 2, 3) = (\alpha + \beta - \gamma, \alpha - \beta, \gamma)$$

si bien qu'on cherche à résoudre¹⁶

$$\begin{cases} -1 = \alpha + \beta - \gamma \\ 2 = \alpha - \beta \\ 3 = \gamma \end{cases} \iff \begin{cases} 2 = \alpha + \beta \\ 2 = \alpha - \beta \\ 3 = \gamma \end{cases} \iff \begin{cases} 2 = \alpha \\ 0 = \beta \\ 3 = \gamma \end{cases}$$

si bien que $f(b_1) = 2b_1 + 0b_2 + 3b_3$. On calcule de même que $f(b_2) = (1, 0, -3) = -b_1 + b_2 - 3b_3$ et $f(b_3) = (0, -1, 1) = -\frac{1}{2}b_1 + \frac{1}{2}b_2 - b_3$ de sorte que la matrice M de f dans la base (b_1, b_2, b_3) est donnée par

$$M = \begin{matrix} & \begin{matrix} f(b_1) & f(b_2) & f(b_3) \end{matrix} \\ \begin{matrix} b_1 \\ b_2 \\ b_3 \end{matrix} & \begin{pmatrix} 2 & -1 & -\frac{1}{2} \\ 0 & 1 & \frac{1}{2} \\ 3 & -3 & -1 \end{pmatrix} \end{matrix}.$$

¹⁶. On a là un gentil système linéaire que l'on résout comme d'habitude par pivot de Gauss!

En revanche, si la question est de vérifier que

$$M = \begin{pmatrix} 2 & -1 & -\frac{1}{2} \\ 0 & 1 & \frac{1}{2} \\ 3 & -3 & -1 \end{pmatrix}$$

est la matrice de f dans la base (b_1, b_2, b_3) , alors il s'agit de vérifier que

$$f(b_1) = 2b_1 + 0 \times b_2 + 3b_3, \quad f(b_2) = (1, 0, -3) = -b_1 + b_2 - 3b_3 \quad \text{et} \quad f(b_3) = (0, -1, 1) = -\frac{1}{2}b_1 + \frac{1}{2}b_2 - b_3.$$

On calcule alors

$$f(b_1) = (-1, 2, 3) \quad \text{et} \quad 2b_1 + 0 \times b_2 + 3b_3 = 2(1, 1, 0) + 3(-1, 0, 1) = (-1, 2, 3)$$

de sorte qu'on a bien $f(b_1) = 2b_1 + 0 \times b_2 + 3b_3$. On procède alors de même pour les deux autres relations et on a établi que M est bien la matrice de f dans la base (b_1, b_2, b_3) .

On conclut alors ce chapitre de révisions par un dernier résultat utile qui montre comment cette équivalence entre applications linéaires et matrices par rapport à la composition des applications linéaires.

Proposition 4.6 Soient $f, g : \mathbb{R}^2 \rightarrow \mathbb{R}^2$ (resp. $\mathbb{R}^3 \rightarrow \mathbb{R}^3$) deux applications linéaires dont les matrices dans la base canonique sont données par M et N respectivement. Alors la matrice de l'application linéaire $f \circ g$ définie pour tout $(x, y) \in \mathbb{R}^2$ par $f \circ g(x, y) = f(g(x, y))$ est donné par le produit matriciel $M \times N$.

► **Remarque** : La composition de deux applications $f \circ g$ consiste à successivement appliquer la transformation g puis la transformation f au résultat de la transformation g .